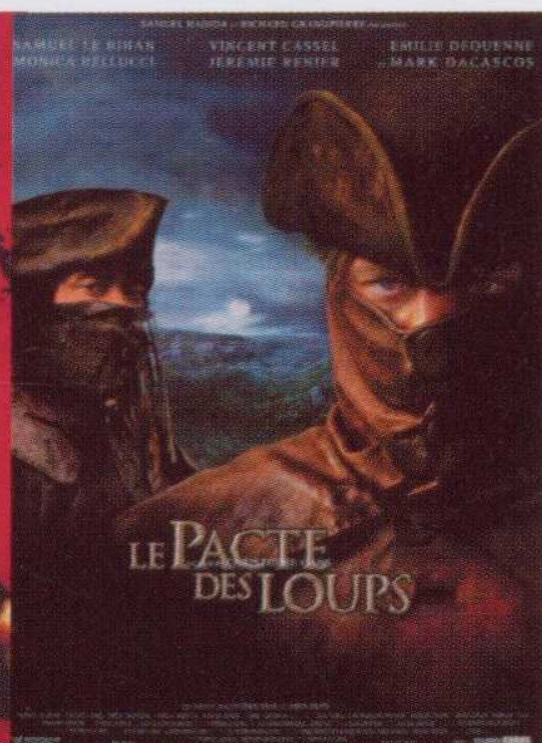
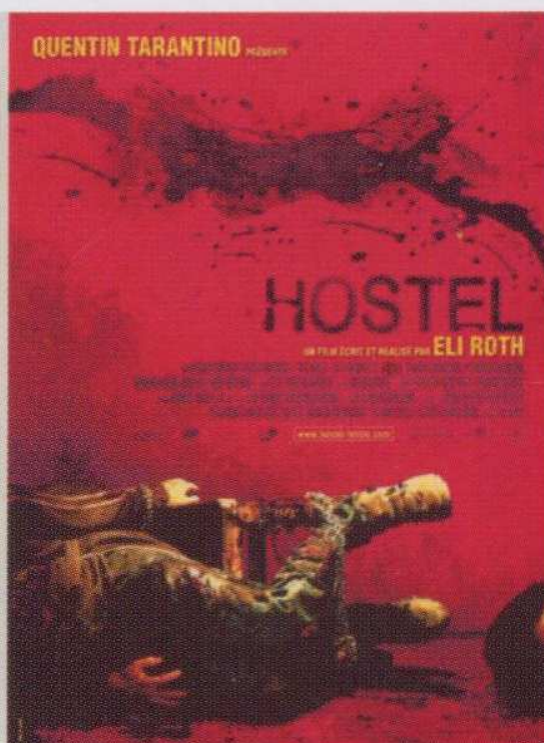
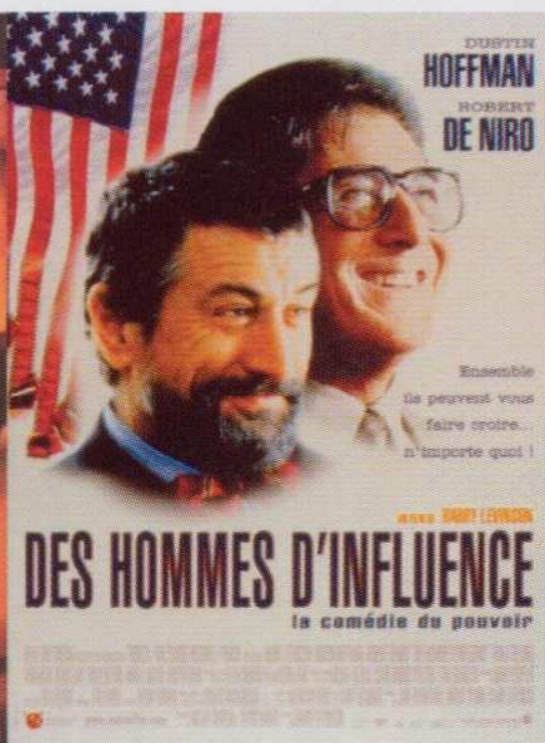
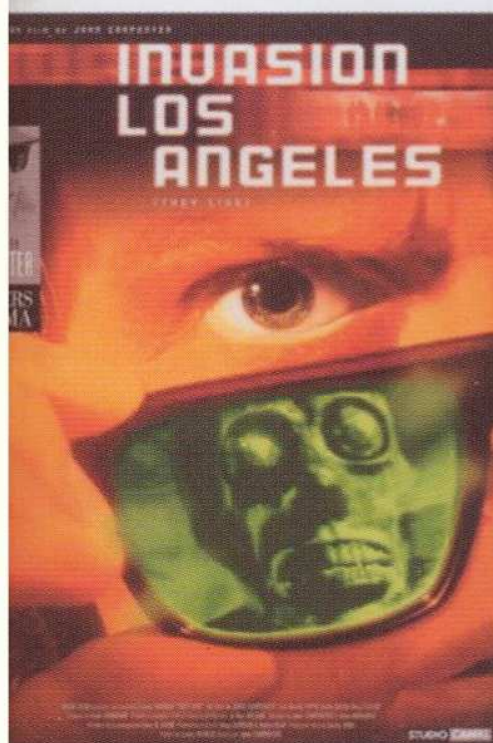


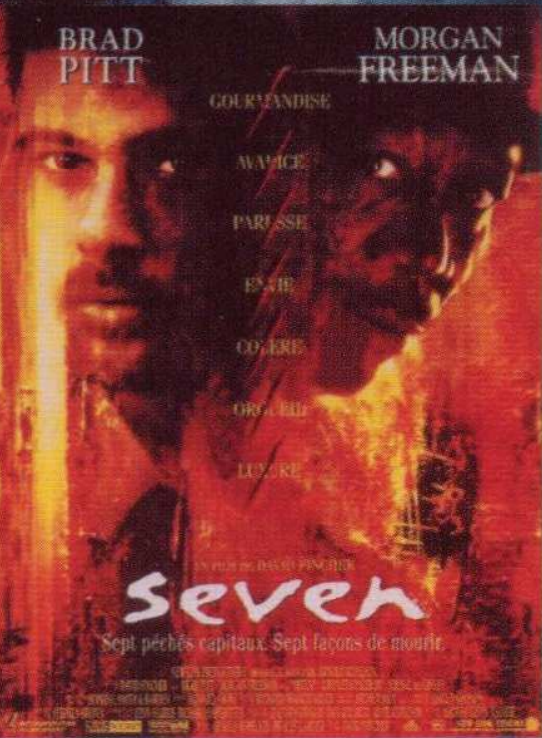
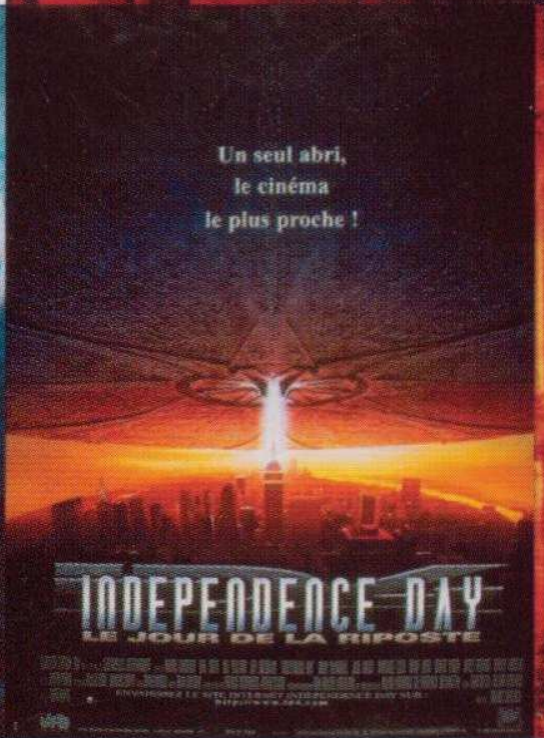
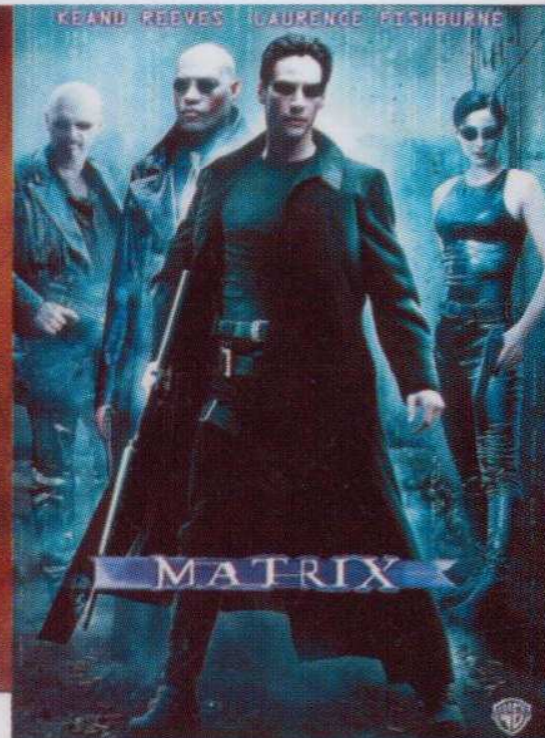
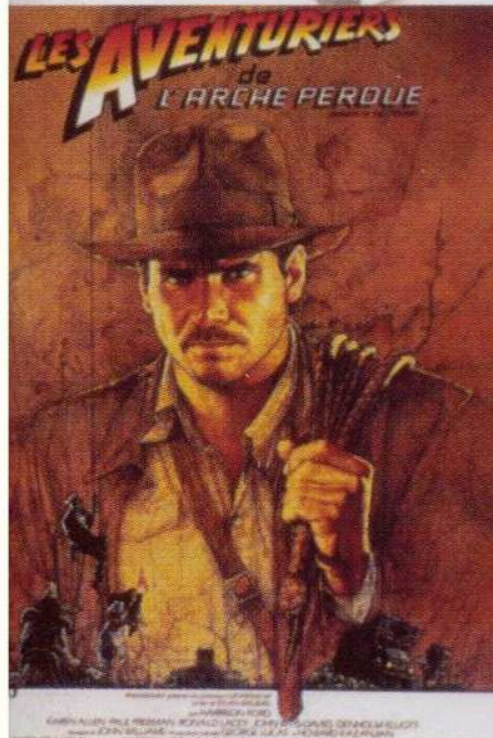
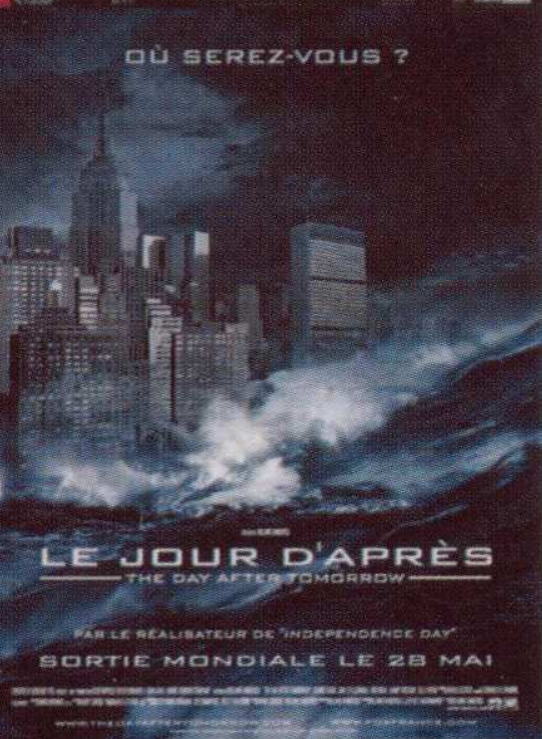
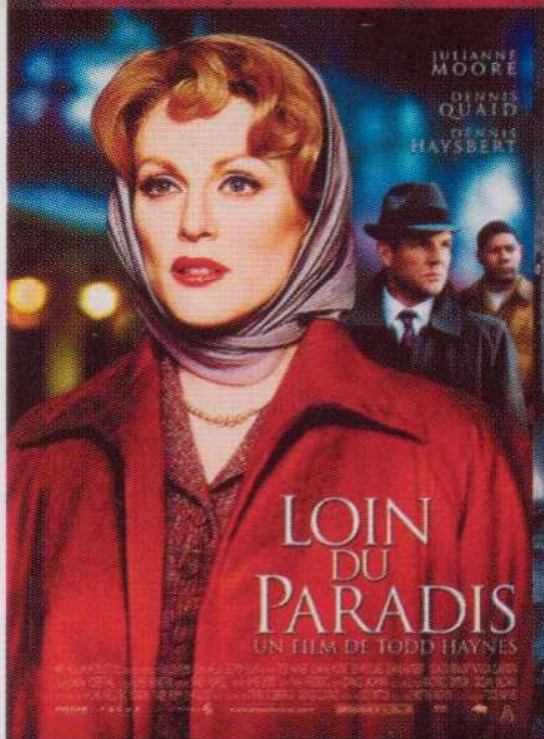
Hervé RYSSSEN - Salomon COHEN

Cinéma sans frontières

Comment le cinéma influence nos sociétés



La société multiculturelle
Métissage et tolérance
L'islam vu par Hollywood
La place des blondes
L'homosexualité au cinéma
Les personnages catholiques
Le rôle des Noirs
Les films-catastrophe
L'ordre moral



Mathieu Kassovitz

Mathieu Kassovitz est l'un des meilleurs réalisateurs cosmopolites. En 1993, il réalise le film *Métisse* : Lola est une métisse antillaise qui a deux amants. L'un est blanc, juif et rappeur ; l'autre est noir, fils de diplomate et étudiant en droit. Un jour, elle leur fixe un rendez-vous pour leur apprendre qu'elle attend un bébé. Entre les deux hommes, c'est d'abord la guerre. Mais le racisme entre le Juif et le Noir n'est pas bien méchant, et bientôt, ils vont faire une vie à trois : le Juif, le Noir musulman et la métisse chrétienne.

En 1995, dans *La Haine*, Kassovitz se fait le porte-parole d'une frange d'immigrés rétifs aux lois et qui hurlent leur haine de la société. Cette rage s'exprime à travers trois jeunes de banlieue : un Arabe, un Noir et un Juif. On voit encore cette inclination à assimiler les Juifs aux éléments les plus défavorisés de la société. Les blacks et les beurs deviennent l'incarnation d'un nouveau type de héros rebelle, mais qui bénéficie du soutien des grosses maisons de production.

Cauchemar blanc, un court métrage de 1991, nous montre quatre Blancs racistes qui s'en prennent à un Arabe sans défense dans une banlieue populaire. Ce film est un plaidoyer pour la tolérance.

En 2000, Kassovitz sort *Les Rivières pourpres* : dans les glaciers des Alpes, des cadavres atrocement mutilés sont retrouvés, avec les yeux crevés et les deux mains tranchées. Les enquêteurs vont suivre une piste qui va les mener à l'université locale, qui s'avère être une pépinière de dangereux néo-nazis. Le scénario est peu crédible, mais confirme bien les obsessions du réalisateur, qui n'est évidemment ni "néo-nazi", ni "Noir musulman".

Olivier Dahan

Dans *Les Rivières pourpres II* (Fr., 2003), Olivier Dahan est fidèle au premier épisode, en ce sens où les cadavres retrouvés par les deux enquêteurs révèlent des morts au moins aussi atroces. Là encore, nous avons affaire à un réseau de dangereux néo-nazis qui s'avèrent terriblement organisés et qui ont pour quartier général un monastère de Lorraine, relié par des souterrains à la ligne Maginot. Les moines, qui combattent « pour une Europe blanche et croyante », ont des contacts avec de hauts personnages européens qui agissent aussi de manière souterraine : ils sont partout, ils tiennent tout, vous ne voyez rien ! Olivier Dahan est un apôtre de la tolérance, mais il est clair que son engagement n'est pas très catholique. En 2009 et 2010, il met en scène le spectacle *Mozart*, l'opéra rock, produit par Dov Attia et Albert Cohen.

Quentin Tarantino

Quentin Tarantino est un autre grand réalisateur cosmopolite. Lui aussi est un militant du métissage planétaire. Dans *Pulp Fiction* (USA, 1993), on assiste au travail quotidien de deux tueurs, un Blanc et un Noir. Le chef du gang est un Noir ; sa femme est une Blanche cocaïnomane. Dans *Jackie Brown* (1997), le personnage principal est un Noir, trafiquant d'armes, dont la femme est une petite blonde, là encore complètement camée.

Dans *Reservoir Dogs* (1992), les personnages sont des chiens enragés qui s'entre-tuent dans un impressionnant carnage. Ils sont tous blancs, et plus ou moins tarés.

Tarantino est aussi le producteur du film d'Eli Roth, *Hostel* (USA, 2005), un film "gore" : c'est l'histoire de deux étudiants américains en vacances qui découvrent l'Europe de l'Est. En Slovaquie, ils vont connaître un véritable cauchemar. Kidnappés par des hommes sadiques, ils subissent les pires tortures dans une usine désaffectée, en pleine campagne, qui a été transformée en un immense abattoir pour viande humaine. On y torture à tous les étages : au ciseau, à la tenaille, à la tronçonneuse ! Des maniaques occidentaux sont prêts à payer cher pour s'offrir ce plaisir, et ces horribles Slovaques leur donnent ce qu'ils réclament. Heureusement, ces derniers vont être tués à coups de pierres par des enfants tsiganes, qui eux, méritent le respect. Manifestement, le réalisateur Eli Roth n'aime pas beaucoup les Slovaques ; un mauvais souvenir, peut-être...

En 2009, Tarantino a réalisé *Inglourious Basterds* : pendant la guerre, en Allemagne, un commando de juifs liquide sans pitié des Allemands à coups de couteaux et de battes de base-ball. A la fin du film, dans la scène de représentation cinématographique, la belle blonde tombe dans les bras du projectionniste, un Noir (c'est une obsession). Le film de Tarantino donne un petit aperçu de ce qui a pu se passer dans les camps de prisonniers à la fin de la guerre. Rappelons simplement que des centaines de milliers de prisonniers ne sont jamais revenus des camps alliés.

Constantin Costa-Gavras

Le très célèbre Costa-Gavras est le réalisateur de *La Main droite du diable* (USA, 1989) : Les policiers du FBI enquêtent sur une milice d'extrême-droite du middle-West et une jolie jeune femme est chargée de les infiltrer. Gary, leur chef, tombe amoureux d'elle et laisse voir ses penchants de psychopathe. Un jour, il insiste pour qu'elle l'accompagne à la chasse avec ses amis. C'est une chasse un peu particulière, puisqu'il ne s'agit pas moins que d'une traque humaine contre un

jeune Noir sans défense lâché la nuit dans la forêt. L'homme sera abattu sous les yeux de la jeune femme, écoeurée, comme le spectateur. Un camp paramilitaire révèle toute l'importance de l'organisation : ces dangereux nazis détiennent les armes les plus sophistiquées et font preuve d'une grande détermination. Tous seront finalement arrêtés. Mais le combat contre cette pieuvre est loin d'être terminé, car on apprend que ces réseaux sont soutenus par de puissants personnages et des hommes politiques de tout premier plan qui cachent bien leur jeu et agissent en sous main. Ils sont partout, ils tiennent tout, vous ne voyez rien !

Costa-Gavras est aussi le réalisateur d'*Amen*. L'acteur Mathieu Kassovitz y joue le rôle d'un jeune jésuite pendant la Seconde Guerre mondiale, qui tente de sortir le Vatican de sa torpeur et d'inciter le pape Pie XII à dénoncer publiquement la barbarie nazie. L'affiche représente une croix gammée et une croix catholique entremêlées. La vérité historique n'a ici aucune importance. Le principal est que le spectateur sache bien dans quel camp se trouvent les salauds.

Dans *Music box* (USA, 1989), Costa-Gavras évoque les atrocités de la Seconde Guerre mondiale à travers Michael Laszlo, un réfugié hongrois installé aux États-Unis, qui est un jour accusé de crimes de guerre. Les dépositions des témoins étaient en effet restées bloquées pendant quarante ans dans les archives des Nations-Unies. Sa fille, avocate, ne croit pas un instant à ces histoires sordides et décide d'assurer la défense de son pauvre père. Mais peu à peu, elle commence à avoir des doutes sur le rôle joué par celui-ci pendant la guerre. Comme des témoins l'ont identifié et l'accusent de choses horribles, elle lâche : « Quand je pense à tout ça, j'ai honte d'être hongroise, papa » (la culpabilisation est un des principaux thèmes de la propagande cosmopolite). Le procès commence enfin, et les témoins à charge se succèdent pour raconter les atrocités commises par les fascistes hongrois, toutes plus horribles les unes que les autres : « Michka c'était le pire. Il aimait tuer le Juif. Il cherchait l'or et l'argent... le beau Danube bleu était rouge. C'est lui, je le reconnais. » Sa fille parvient pourtant à le tirer d'affaire, en prouvant les liens suspects des témoins avec les gouvernements communistes et le KGB. Ce n'est que plus tard, à Budapest, où elle est partie interroger un témoin, qu'elle découvre dans une boîte à musique les photos atroces qui accusent son propre père. Cette fois, la preuve était faite de sa culpabilité : « Je ne veux plus jamais te voir, papa. Je ne veux plus jamais que mon fils te revoie », lui lance-t-elle, le cœur plein de haine et de dégoût. Notons que Costa Gavras a bien pris soin d'intégrer des

images et de la musique du folklore hongrois tout au long du film, probablement pour mieux en déguster les spectateurs.

Eden à l'Ouest (2009) est un autre film cosmopolite. C'est une ode à l'ouverture des frontières est à la tolérance : il faut accueillir l'étranger chez nous. Costa-Gavras, qui n'est évidemment ni catholique, ni Hongrois, est un apôtre de la tolérance universelle. On attend impatiemment un film de lui sur la situation en Israël.

David Fincher

Seven (1996), est l'histoire d'un tueur en série, qui commet des crimes épouvantables. L'assassin s'avère être un dangereux chrétien psychopathe, qui a entrepris d'accomplir sept meurtres symbolisant sa haine des sept péchés capitaux.

Dans *Panic Room* (USA, 2001), une jeune femme très riche (Jodie Foster) et sa fille emménagent dans un immense hôtel particulier au cœur de Manhattan. La demeure est équipée d'une chambre forte conçue pour survivre en cas d'agression extérieure. Un soir, trois cambrioleurs pénètrent dans la villa. C'est alors le début d'une aventure terrifiante qui va très mal se terminer, car le magot qu'ils cherchent se trouve justement dans la pièce où se sont réfugiées les deux femmes qui ignorent tout des projets de leurs assaillants. Parmi les trois cambrioleurs, le colosse noir est le seul à être un peu intelligent : c'est d'ailleurs lui qui a conçu la pièce forte. Il est le technicien et aussi le plus humain des trois malfrats, puisqu'il refuse toute violence dès le départ. Le chef de l'équipe, en revanche, est un Blanc, un grand nerveux imprévisible, qui finira avec une balle dans la tête en tentant de s'en aller. Le troisième, un autre Blanc, très calme, s'avère en réalité être un dangereux psychopathe. A la fin du film, ce taré s'apprête à tuer la jeune femme à coup de masse dans le visage. Fort heureusement, le Noir intervient juste à temps. Et c'est aussi ce grand Noir qui, dans des conditions difficiles, fait une piqûre à la petite fille souffrante et la sauve d'une mort certaine. Les Blancs sont ici les méchants, tandis que le Noir est plein d'humanité.

Alien 3 (1992) est un film de science-fiction. La navette du lieutenant Ripley s'échoue sur une planète où la "compagnie" n'a laissé qu'un pénitencier qui abrite de dangereux criminels : des tueurs, des violeurs, des psychopathes. Rien de très agréable pour la jeune femme, d'autant qu'elle commence à comprendre qu'un Alien était à bord de son vaisseau. Le commandant du pénitencier est une espèce de fasciste borné qui ne veut rien savoir de la présence de l'Alien. Il sera heureusement dévoré dès le début du film. Les prisonniers, quant à eux, se plient à une discipline religieuse très stricte, un mélange « de

fondamentalisme chrétien teinté de millénarisme apocalyptique ». Ils sont habillés en moines, et tendent le bras à la romaine après le discours de leur chef. Ils sont aussi de dangereux malades dont il vaut mieux se tenir écartés, d'autant qu'ils n'ont pas vu de femme depuis des lustres. Les salopards qui vont tenter de la violer sont tous des méchants Blancs, tandis que celui qui va la sortir de ce mauvais pas est un Noir costaud qui a de l'ascendant sur les autres. Il est manifestement le seul type un peu équilibré : C'est lui, le chef ! Il se sacrifiera pour sauver la vie de Ripley et piéger l'Alien. Le film confirme les obsessions de David Fincher.

Richard Donner

Le réalisateur américain Richard Donner a lui aussi les mêmes cibles. Voyez *Ladyhawke, la femme de la nuit* (USA, 1984) : Au XIII^e siècle, un jeune voleur en fuite est sauvé par un chevalier, Navarre. Ce dernier aime Isabeau, mais un méchant évêque, Aquila, a jeté un sort sur le couple. L'évêque sera finalement tué.

Dans *L'Arme fatale* (1987) Donner dénonce les trafiquants de drogue. Deux flics – un Blanc et un Noir – sont chargés d'arrêter ces salauds, qui vont torturer nos deux héros dans les sous-sols de la boîte de nuit. Les trafiquants de drogue propriétaires des boîtes de nuit sont ici des anciens du Vietnam, des blonds aux yeux bleus. *L'Arme fatale 2* (1989) est encore plus caricatural. Les deux flics, qui symbolisent la société multiculturelle triomphante, sont aux prises avec un redoutable gang de trafiquants de drogue sud-africains. Ces salauds sont tous blancs, toujours de type nordique, voire franchement blonds, et épouvantablement racistes. C'est ce qui s'appelle une "inversion accusatoire" – concept essentiel pour comprendre l'esprit cosmopolite. Dans *L'Arme fatale 4* (1998), nos deux super-flics ont découvert un réseau chinois d'immigration clandestine. Quatre cents pauvres hères étaient ainsi entassés dans la cale d'un navire. Les deux flics ont tôt fait de remonter la filière, jusqu'au chef de cette mafia qui fait entrer les Chinois par milliers aux États-Unis. Ceux-ci travaillent ensuite de longues années pour rembourser le prix du voyage et des faux papiers. C'est une redoutable organisation criminelle qui fabrique aussi de la fausse monnaie. Le film de Richard Donner (né Schwartzberg) est incontestablement drôle et spectaculaire. Il est aussi un des films les plus racistes qui soit. A notre connaissance, aucune communauté, à part la communauté blanche, n'a jamais été dépeinte par des cinéastes cosmopolites de manière aussi outrageante. Ce traitement vient probablement du fait que la communauté chinoise est la seule qui fasse reculer la communauté juive sur le plan du business.

Jonathan Kaplan

Love Field (USA, 1993) est un film emblématique. Nous sommes en 1963, aux États-Unis, et le président Kennedy vient d'être assassiné. Bouleversée, Lurene, une belle blonde (Michelle Pfeiffer) décide d'aller aux obsèques à Washington, malgré l'opposition de son mari, qui joue le rôle du crétin de service. Dans le car, elle fait connaissance avec un Noir et sa petite fille. Mais celui-ci reste froid et distant. Le comportement de cet "homme de couleur" lui semble louche, et l'enfant paraît avoir été kidnappé. A une halte, elle décide alors d'appeler la police, juste avant de se rendre compte de son erreur : cet enfant est bien sa fille, et si l'homme l'a enlevée, ce n'était que pour la libérer d'un horrible orphelinat après la mort de sa mère. S'étant amourachée de la petite, la belle blonde décide de ne pas les abandonner, et fuit avec eux. La police est maintenant à leurs trousses, convaincue que cet Afro-Américain a kidnappé à la fois un enfant et une jeune femme blonde qui s'apprêtait à le dénoncer. La scène de violence raciste a un peu tardé, mais elle est finalement arrivée, comme prévue : tandis que la voiture volée est tombée en panne, notre Noir se fait copieusement tabasser par trois sales cons de Blancs sur une route de campagne. La belle blonde va alors le soigner dans une grange, et lui offrir son corps. A partir de là, les jeux sont faits. A un motel où l'attend son mari, jaloux et fou de rage, la bagarre éclate entre les deux hommes. Le Noir, bon et débonnaire, aura évidemment le dessus sur le Blanc, coincé, mesquin et "frileux". La fuite en avant ne durera pas éternellement, on pense bien, mais tout rentrera dans l'ordre après les arrestations. La jolie blonde va divorcer, et se mettre en ménage avec le Noir. Ce très beau film est signé Jonathan Kaplan. Ce réalisateur, qui avait hésité entre la carrière de cinéaste et celle de rabbin, signe ici un chef-d'œuvre antiraciste.

Obsession fatale (1992) commence par une scène étonnante : dans un pavillon d'une jolie petite banlieue propre, un cambrioleur, qui s'est introduit nuitamment, est surpris par le jeune couple. L'homme parvient à s'en sortir en menaçant la jeune femme avec un grand couteau de cuisine. L'agresseur est un Noir, les victimes sont blanches, ce qui n'est pas normal au cinéma. On imagine que le réalisateur ne va pas en rester là, et effectivement, dès la scène suivante, on se rend compte qu'il y a aussi des Noirs sympas, puisque l'un des deux flics qui arrivent pour rassurer notre joli couple est un homme de couleur. Son collègue — un Blanc (Ray Liotta) — est aussi quelqu'un de très sympa et de très professionnel... mais seulement en apparence ! Car en réalité, c'est un dangereux psychopathe qui s'est

épris de la jeune femme et qui va rendre au mari la vie infernale. Il va jusqu'à tuer son collègue noir, en même temps qu'un jeune dealer, et fait passer son crime pour une fusillade entre les deux hommes, ce qui ne l'empêche pas de pleurer la mort de son ami devant les caméras de télévision. Bref, l'agression de l'homme noir au couteau est bien oubliée à la fin du film, et c'est encore l'homme aux yeux clairs qui joue le rôle du psychopathe.

Robert Guédiguian

En 1997, Guédiguian présente *Marius et Jeannette* : A Marseille, Jeannette vit seule avec ses deux enfants, qu'elle a eu de deux lits différents. La grande fille lui a été laissée par un salaud qui l'a quittée : un con de Blanc. Quant au fils de 12 ans, c'est un petit métis d'Africain qui lui, travaille très bien à l'école. Son père, qu'elle regrette, parce qu'il était adorable, est malheureusement mort sur un chantier. Jeannette rencontre Marius. C'est un grand gaillard taciturne qui est vigile dans une usine désaffectée. Tous les personnages du film sont des braves gens du petit peuple qui, pour certains, ne cachent pas leurs sympathies communistes. Le film a naturellement été récompensé par un César pour la meilleure actrice en 1998.

Dans *La ville est tranquille* (Fr., 2001), se croisent les destins de plusieurs personnages : Michèle, ouvrière à la criée aux poissons sur le port de Marseille, est mariée à un chômeur alcoolique. Une fois sa dure journée de travail achevée, elle doit encore s'occuper du bébé de sa fille toxicomane, une adolescente qui se prostitue pour payer ses doses d'héroïne. Viviane, bourgeoise d'âge mûr et professeur de chant, est dégoûtée par le cynisme de son époux. Elle tombe amoureuse d'un de ses anciens élèves, le jeune Abderamane.

Dans *A la place du cœur* (Fr., 1998), Clémentine et François, dit Bébé, désirent se marier. Clémentine est blanche, et Bébé est noir. Mais Bébé, accusé à tort par un flic raciste du viol d'une femme bosniaque, se retrouve en prison. Le film est manichéen. Il y a les bons d'un côté, et de l'autre les méchants : cette catho hystérique, ce flic facho. On voit encore ici que pour Robert Guédiguian, le métissage est une valeur fondamentale, au moins quand il s'agit des gens qui ne sont pas de sa propre communauté : c'est en effet un message exclusivement destiné à l'exportation.

Édouard Molinaro

Dans *Mariage blanc* (Fr., 2005), Édouard Molinaro raconte l'histoire de René, un Français un peu simplet, qui trouve finalement l'amour de sa vie par le biais de l'association Afrique-Amitié. Fran-

çois Etchegaray, qui aide les exclus de la société, comprend que René est en train de se faire piéger par cette Africaine qui ne cherche qu'à régulariser sa situation par un mariage blanc, d'autant que l'association Afrique-Amitié lui demande une forte somme d'argent. Au début du film, le téléspectateur peut voir que le généreux François s'occupe avec attendrissement d'un couple de vieux homosexuels un peu aigris s'inquiétant de leurs droits de succession. Banalisation du métissage et de l'homosexualité : nous avons ici l'estampille cosmopolite. Molinaro a aussi réalisé l'amusante comédie *La cage aux folles* (1978) dont les personnages principaux sont des homosexuels et des travestis. Dans *L'Amour en douce* (1984), il travaille à la dissolution de la famille patriarcale : Marc, un jeune avocat, délaisse sa femme pour des conquêtes faciles. Celle-ci prend un amant, adepte de la musculation, tandis que Marc se laisse séduire par une call-girl. Molinaro est un apôtre de la tolérance et de la société "multiculturelle". Dans *Les Cœurs des hommes* (2004), un avion sanitaire, en provenance du Congo, vole vers Paris, avec à son bord des enfants qui doivent être opérés. Une équipe de médecins français tombe sous le charme de ces adorables gamins qui sont la France de demain.

Claude Lelouch

Dans *Itinéraire d'un enfant gâté* (Fr., 1988), Claude Lelouch raconte l'histoire d'un homme (J.-P. Belmondo) qui a soudainement abandonné sa famille pour aller vivre en Afrique. Il réapparaît, deux années plus tard, pour reprendre ses affaires. Ici encore, on se rend compte que le mariage des femmes blanches avec des Noirs est une véritable obsession. Dans *Smic, Smac, Smoc* (1971), Amidou, qui travaille aux chantiers navals de La Ciotat, se marie avec Catherine, une gentille boulangère, blanche. *Partir, revenir* (1985) est un film qui entretient la culpabilité du goy. Lors de la parution de son premier livre, Salomé Lerner se souvient... Pendant la dernière guerre, ses parents, des juifs, s'étaient réfugiés en Bourgogne, chez leurs amis Hélène et Roland Rivière. Mais une lettre anonyme les avait dénoncés à la Gestapo. Ils avaient été déportés et étaient morts dans un camp de concentration, ainsi que leur fils Salomon, un grand pianiste. Salomé fut la seule survivante de la famille. Roland Rivière reprend l'enquête et découvre que la coupable est sa propre femme, Hélène. Celle-ci, accablée par sa culpabilité, finit par se suicider.

Gérard Oury

On retrouve les mêmes thèmes chez Gérard Oury. Dans *Vanille-fraise* (Fr., 1989) : Deux agents secrets ont pour mission de faire

sauter un navire chargé d'une cargaison de missiles. Il est Noir, expert en explosif (et vachement sympa) ; nom de code : Vanille. Elle est blanche, et nageuse de combat ; nom de code : Fraise. Dans *L'As des as* (1982), les nazis sont ridiculisés par Jean-Paul Belmondo, l'entraîneur de l'équipe de France de boxe aux jeux olympiques de Berlin.

En 1987, Gérard Oury sort *Lévy et Goliath* : Moïse Lévy, juif hassidique et diamantaire à Anvers (Richard Anconina) est brouillé avec son frère Albert (Michel Boujenah), tenancier d'un café à Paris, depuis que celui-ci a épousé une goy. Moïse prend le train pour la France, où il va livrer de la poudre de diamant, mais se retrouve impliqué malgré lui dans une affaire de trafic de cocaïne. Moïse sera sauvé par un faux travesti et véritable inspecteur. Les trafiquants de cocaïne et les proxénètes, comme d'habitude, sont des grands blonds aux yeux bleus, très méchants et très antisémites, tandis que les juifs sont toujours aussi sympas et attachants (inversion accusatoire classique). Gérard Oury a aussi naturellement pris soin de nous montrer une France très multiculturelle.

Dans *Les aventures de Rabbi Jacob* (1973) : A New York, Rabbi Jacob prend l'avion pour Paris. De son côté, en France, M. Pivert presse son chauffeur Salomon, afin d'arriver à temps pour le mariage de sa fille. Enfin, deux tueurs arabes ont pour mission de tuer un chef révolutionnaire, Slimane. Chassés-croisés divers, mais tout s'arrangera, et c'est Slimane qui épousera la fille de Pivert. Apologie du métissage, dénonciation de l'islam et des nazis, personnages travestis, etc. Gérard Oury est un vrai réalisateur cosmopolite.

Bernard Stora

En 2004, Bernard Stora signe le scénario du téléfilm intitulé *Une autre vie* : le jeune Malien Ismaël Traoré, est venu étudier la médecine à Marseille, au grand désespoir de son oncle qui a arrangé son mariage. A l'hôpital, il rencontre Marta, une jolie Blanche, et délaisse sa jeune femme africaine. Alors que dans le roman d'Emmanuel Roblès, le médecin est un Blanc, Stora l'a remplacé par un Noir, pour sensibiliser le public à cette question. L'apologie du métissage se vérifie aussi dans le film *Un Dérangement considérable* (1999) : Depuis l'enfance, Laurent Mahaut consacre toute son énergie à la réalisation de son rêve : devenir footballeur. Ses deux demi-frères, s'appellent Djamel et Nassim. Bernard Stora fait exploser la famille patriarcale dans *Consentement mutuel* (1994) : Un couple divorce par consentement mutuel. Jeanne a la garde de la petite fille. Le papa met tout en œuvre pour déstabiliser Jeanne.

François Luciani

Les Camarades (Fr., 2006), montre un groupe d'amis après la Libération, tous communistes et inscrits au Parti. Les affaires se déroulent pour le mieux, jusqu'au jour où l'homosexualité d'un des "camarades" est découverte par la hiérarchie. François Luciani entend ici dénoncer l'intolérance qui existait dans un parti stalinien aux ordres d'une URSS devenue "réactionnaire" après l'élimination des éléments "cosmopolites". Dans *L'Homme qui venait d'ailleurs* (2004), François Luciani raconte l'histoire de Pierre, un médecin antillais, qui reprend le cabinet d'un confrère dans un village charentais. Nous sommes en 1893, et personne n'a jamais vu un homme de couleur. Evidemment, notre médecin est tout ce qu'il y a de plus sympathique. Il est libéral, grand, généreux, il porte bien, il est plein de bonté et de sagesse. En face de lui, François Luciani nous montre des Blancs méfiants, incultes, qui ne lui arrivent pas à la cheville. Un jour, dans un zoo ambulante, notre médecin voit des frères de race enfermés dans une cage derrière un panneau où est inscrit « cannibales ». Les Blancs, évidemment, ricanent bêtement, méchamment. Son sang ne fait qu'un tour, mais la fâcherie ne va pas durer bien longtemps, car il a grand cœur. Déjà, la plus jolie femme du pays semble éprise de lui. Dans une autre scène, la bonne de notre médecin nous apprend qu'à l'usine, le contremaître, a l'habitude de séduire toutes les ouvrières, et quand celles-ci tombent enceintes, elles sont obligées de partir. « Ce n'est pas la pitié qui les étouffe, tous ces gens qui vont à la messe le dimanche », lâche-t-elle. La religion catholique est la religion des salauds et de l'hypocrisie. Nous avons ici l'estampille cosmopolite. François Luciani est d'une famille séfarade d'Algérie. Il a réalisé ici un très beau film contre l'intolérance.

Alexandre Arcady

Dans *Le Coup de Sirocco*, sorti en 1979, Alexandre Arcady prétend raconter le drame des Français d'Algérie, d'où il vient lui aussi, alors que son film n'est qu'une célébration de la communauté israélite. Dans *L'Union sacrée* (Fr., 1989), il se fait l'apôtre de la tolérance, du métissage, de la société multiculturelle, et dénonce l'islam de manière caricaturale : Deux flics sont obligés de faire équipe dans une enquête sur un réseau islamiste, qui se finance par toutes sortes de trafics. Le juif Simon Atlan (Patrick Bruel) et l'Arabe Karim Hamida (Richard Berry) se détestent cordialement. Et pourtant, face à l'intolérance et au fanatisme des méchants islamistes, ils vont peu à peu se lier d'amitié. Dans ce film, le juif est un peu fou et sympathique, tandis que le flic arabe est sérieux et efficace.

Le commissaire, joué par Bruno Kremer, parle à ses hommes avec un langage direct : « Vous devez vous comporter comme des croisés, chargés de défendre le monde occidental ! Avec ces salauds-là, tous les coups sont permis ! » Il faut comprendre ici que, contre les méchants islamistes qui menacent notre démocratie, ce sont les Français de souche qui doivent une fois encore aller au casse-pipe. Les islamistes sont dépeints comme des bêtes féroces. A la terrasse d'un café, l'un deux lâche : « On va transformer la vie de ce pays en cauchemar. Aujourd'hui on tape ici, demain là-bas. Il n'y a pas d'innocents qui comptent. »

Simon est séparé de Lisa, son épouse. C'est une goy, une petite française bien mignonne, mais qui n'a pu supporter la vie avec Simon, trop gosse dans sa tête. En plus, comme elle l'explique à Karim, sa belle-mère a fait circoncire son fils alors qu'elle-même n'a jamais imposé le baptême à l'église. Lisa, qui a quitté Simon, va tomber sous le charme de Karim. Elles sont comme ça, les petites Françaises. Dans ce duel pour la femme blanche, le juif et l'Arabe vont rivaliser avec panache.

Le quartier général des islamistes mafieux a enfin été repéré par nos deux super-flics. C'est un pseudo centre culturel, dans lequel on voit ces fous en train de torturer un pauvre kabyle, lui fourrant un entonnoir dans la bouche et lui versant deux bouteilles de whisky dans le gosier. Se retrouvant face au chef de ce groupe, un certain Rafjani, notre flic Karim n'hésite pas à lui lancer au visage : « J'ai honte d'appartenir à la même race que toi ! » Il y a souvent, dans le cinéma cosmopolite, cette volonté de culpabiliser les autres ou de les inciter à s'entre-tuer.

Rafjani, qui doit être expulsé du territoire, est vraiment plein de haine : « Je me vengerai, dit-il, même si je dois mettre Paris à feu et à sang. Allah Akbar ! » Les islamistes entendent bien liquider ces deux flics trop consciencieux. Ici a lieu une scène d'anthologie du cinéma français. Le restaurant kasher de la mère de Simon est mitraillé en plein jour, comme à Chicago ! Lisa, grièvement blessée, va mourir à l'hôpital. Au cours de la cérémonie funèbre qui a lieu à l'église, Simon, plein de haine et de vengeance, n'y tint plus et sort précipitamment. La cérémonie religieuse catholique est perturbée (c'est une autre obsession cosmopolite) et Simon s'enfuit. La scène qui suit nous montre Simon priant à la synagogue, avec la kippa et le châle de prière sur la tête.

Le diplomate islamiste est finalement expulsé sans que Simon ait pu assouvir sa vengeance. Devant les caméras de télévision, le fourbe

Rafjani tente encore de se faire passer pour une victime, se plaignant de la dureté de traitement que lui a réservé « la patrie de Voltaire et d'Anatole France, protectrice des opprimés » (ces islamistes sont d'une perfidie !). Fort heureusement, tout ne finit pas si bien pour ce salaud, puisque l'on voit sa voiture exploser dans la nuit, avec la Tour Eiffel illuminée en arrière plan. Le film se termine ici. Apparaissent alors les visages du juif et de l'Arabe regardant au loin comme les statues d'un couple de prolétaires soviétiques. Bref, c'est du grand cinéma. C'est signé Alexandre Arcady.

Claude Berri

En 2005, Claude Berri sort *L'un reste, l'autre part* : Deux amis de longue date, Daniel et Alain, la cinquantaine, mariés tous deux depuis une quinzaine d'années, vont rencontrer l'amour. Pour Daniel, ce sera Judith (on se marie dans la communauté). Alain, lui, rencontre Farida, une jeune Sénégalaise qu'il a engagé comme vendeuse dans sa boutique d'art africain. L'apologie du métissage est une constante du cinéma cosmopolite, mais c'est un produit réservé à l'exportation.

Dans *Je vous aime* (1980), Claude Berri dynamite la famille patriarcale : Alice vient de rompre avec Claude. Elle se souvient de ce réveillon de Noël où elle avait réuni les hommes qu'elle avait aimés.

Sex Shop (1972) est l'histoire d'un libraire désargenté qui reconvertit son commerce en sex shop. Dans une scène, un client lui (nous) explique les bienfaits de la bestialité, de l'homosexualité, du sado-masochisme, de la nécrophilie. Le dialogue encourage explicitement de faire l'amour à des filles à partir de 12 ans. On y fait aussi l'apologie de l'échangisme, de l'adultère, du féminisme. Claude Langmann, dit Claude Berri, n'a pas pu s'empêcher de nous montrer aussi un couple mixte : une blonde et un Noir. La destruction des goys par métissage est chez eux une véritable obsession.

Lucie Aubrac (Fr., 1997), est un film à la gloire du couple de résistants juifs Lucie et Raymond "Aubrac". Les Allemands y sont cruels à souhait. *Le Vieil homme et l'enfant* est un film bien connu (1966) : Pendant l'Occupation, un enfant est envoyé à la campagne chez un vieux couple. Pépé, le vieux, est pétainiste et antisémite. Il ignore que le petit est un juif et se prend d'affection pour l'enfant. Quand celui-ci repartira, à la fin de la guerre, le vieil homme n'y aura vu que du feu. Le téléspectateur non plus.

Jerry Bruckheimer

La série américaine *Cold Case* illustre bien l'esprit cosmopolite. Tel épisode relate l'histoire d'une petite fille noire violée et assassinée

vingt ans auparavant. Le coupable est finalement retrouvé : c'est un noir, et il est prêtre. Dans un autre épisode, le corps d'un gosse est retrouvé. L'enquête montre qu'il était orphelin et avait été élevé par des religieuses. Celles-ci, naturellement très antipathiques et pratiquent les châtiments corporels sur les enfants. Un troisième épisode raconte encore une histoire de gamin retrouvé mort. L'enquête avait conduit vers trois jeunes noirs, mais le principal suspect parvient à s'enfuir. Vingt ans plus tard, le dossier est rouvert et cette fois-ci, l'enquête va mener vers trois personnages plus horribles les uns que les autres. C'est d'abord ce prêtre, forcément pédophile, car il est bien connu que les prêtres sont des pédophiles — classique inversion accusatoire (il y a en effet infiniment plus de rabbins pédophiles que de prêtres, mais les informations ne circulent que sur internet. Lire à ce sujet les chapitres consacrés à la psychanalyse du judaïsme dans les livres d'Hervé Ryssen). La deuxième personne suspectée est la propre mère de l'enfant, une Américaine moyenne qui n'est pas capable de faire face à ses responsabilités familiales. Finalement, on découvre que le vrai coupable est un commerçant du coin. C'est lui qui, autrefois, avait odieusement accusé les adolescents noirs. Ce sale type est un ignoble raciste blanc, qui désirait ainsi faire en sorte que la police soit plus présente dans le quartier afin de faire grimper les prix de l'immobilier. Ces gens-là ne reculent devant rien pour faire de l'argent ! (encore une inversion accusatoire).

Un quatrième épisode se déroule dans les années 70 et montre une bande de révolutionnaires hippies sympathiques. Leur chef est un "black". Il est cool, très sympa, et sa copine est une jolie blonde. Celle-ci va être assassinée par un salaud de blanc, qui s'avère être une balance pour le FBI.

Dans un autre épisode, le héros s'appelle Ben. C'est un beau mec, séducteur, roi du disco, dont toutes les filles sont amoureuses. Ses succès suscitent la jalousie et la haine de ces petits goys minables, qui sont aussi probablement d'affreux antisémites. Car effectivement, Ben est juif, et c'est parce qu'il est juif, et uniquement pour cela, qu'il sera assassiné. Heureusement justice sera faite. Une émouvante scène finale montre la famille juive en pleurs, encore une fois victime de la haine. Le producteur de cette série est un ashkénaze, Jerry Bruckheimer, qui est un réalisateur de référence aux USA.

Joel et Ethan Coen

Les frères Coen sont connus comme réalisateurs de films de qualité qui portent aussi, pour la plupart, la marque cosmopolite. Voici *Barton Fink* (USA, 1991) : En 1941, Barton Fink est un jeune auteur

de pièces de théâtre qui connaît soudainement le succès. Il est devenu en peu de temps la nouvelle coqueluche de Broadway. Il part ensuite pour Los Angeles où il rencontre un producteur truculent qui lui propose d'écrire des scénarios. Voilà donc Barton Fink à l'hôtel, devant sa machine à écrire. Le problème est que son voisin de la chambre d'à-côté est trop bruyant et l'empêche de se concentrer. Celui-ci débarque dans son univers. Il est gros, rougeaud, brutal et alcoolique : c'est un goy ! Et pourtant, l'intellectuel délicat et timide qu'est Barton Fink va se mettre à apprécier cet individu simple et entier. En fait, celui-ci s'avère être un dangereux psychopathe qui a pour habitude de décapiter ses victimes. C'est aussi un nazi : « Heil Hitler ! » s'exclame-t-il avant d'abattre deux flics à coups de fusil dans l'hôtel en flammes. Le film a été récompensé par une palme d'or au festival de Cannes en 1991.

Dans *O'brother* (USA, 2000), trois sympathiques lascars sont parvenus à s'évader d'un pénitencier du sud des États-Unis. Le début du film paraît être un hommage à la culture du sud profond, avec, au premier plan, la cavale de nos trois fugitifs, sur un fond de musique country. Mais l'habituel message antiraciste y trouve sa place après quelque temps : les hommes politiques blancs passent pour des magouilleurs hargneux, racistes et sans scrupules. Le message politique est ici habilement incarné dans un quadrige de "country music" formé de nos trois compères et d'un Black à la guitare. Il faut dire que leur musique est vraiment entraînante.

Dans *The Big Lebowski*, le milliardaire est joué par un gros goy, handicapé et teigneux. Il y a aussi ce personnage nommé *Jésus*, le fan de bowling, qui provoque nos deux héros. Dans une scène, le "duc" apprend à son compère que le "Jésus" en question est un pervers sexuel, amateur de petits enfants. Il s'agit évidemment ici d'une "projection", ou "inversion accusatoire" très caractéristique. Dans la réalité, ce sont bien les Roman Polanski, les Michel Polac et autre Cohn-Bendit qui sont des pédophiles. Chaque année, des dizaines de rabbins sont condamnés, mais ceux qui contrôlent les médias projettent leur culpabilité sur l'Eglise et accusent leurs adversaires de ce dont ils se sentent peut-être un peu coupables.

Stephen Frears

Dans *My beautiful laundrette* (GB, 1990), Omar, un jeune Pakistanais, se voit confier une laverie automatique délabrée par son oncle dans un quartier déshérité de Londres. Comme il est très dynamique, il va la rénover et en faire une affaire qui marche, en prenant à son service un ancien ami, un pauvre loubard homosexuel anglais qui

va aussi devenir son amant. La bande de copains de ce dernier se révolte à l'idée que leur pote se mette à travailler pour des "Pakis". Ils sont évidemment très racistes, autant que fainéants. Heureusement, donc, que des Pakistanais dynamiques sont là pour faire tourner l'économie anglaise et pour faire des enfants aux Anglaises, comme on peut le voir. Apologie du métissage et de l'homosexualité, dénonciation du racisme : le film a reçu le César du meilleur film étranger, bien qu'il soit parfaitement ennuyeux. Dans *Liam* (2000), l'histoire se passe à Liverpool dans les années trente. Liam a sept ans, et sa sœur est domestique dans une riche famille juive. Les pauvres juifs sont la cible de salauds d'extrême droite, et l'on comprend que l'emprise du christianisme sur les esprits n'arrange rien.

Peter Weir

Le Cercle des poètes disparus a été réalisé en 1990. Le cadre est un pensionnat d'élite aux États-Unis, une vieille et noble institution pour les fils de la haute société. Un professeur de lettres, Mr Keating va bouleverser la vie des élèves et dynamiter les vieilles valeurs poussiéreuses de ces chrétiens coincés. Ce film révolutionnaire invite à rejeter les traditions et les normes. *La dernière Vague* (1977), est un film sur les Aborigènes d'Australie. L'un d'eux est accusé de meurtre. L'objet du film est surtout de culpabiliser les Anglo-Saxons, qui ont naturellement le rôle des "méchants". *The Truman Show* (1998) est encore un film de propagande : Truman est un homme qui ignore qu'il ne vit que pour animer une émission télévisée. Tout, autour de lui, n'est qu'un décor. Tous les gens qu'il côtoie sont des acteurs, et il est le seul à ne pas le savoir. Le réalisateur a voulu dénoncer la société de carton-pâte qui sert de décor à la vie de Truman, son hypocrisie, son bonheur factice. Cette société hypocrite est une société WASP (White anglo-saxon protestant), dans laquelle il n'y a pas de drogues, pas de délinquance, pas de cinéma porno. En s'évadant de ce monde "clos, frileux, renfermé sur lui-même", comme le disent souvent les intellectuels cosmopolites, Truman va pouvoir goûter aux joies de l'univers du sexe, de la drogue et du chaos ethnique.

Stanley Kramer

Stanley Kramer a été l'un des premiers à faire l'apologie du métissage, à travers le film *Devine qui vient dîner ce soir* (USA, 1967) : une jeune beauté présente son fiancé à ses parents. Celui-ci est un Noir, sympathique, cultivé, intelligent. Son naturel désarmant et sa gentillesse viennent à bout de la méfiance instinctive et vicieuse des bourgeois blancs américains. Le film remporta dix nominations aux

Oscars. Stanley Kramer ne semble pas aimer beaucoup les catholiques : *The Runner Stumbles* (1979) est l'histoire d'un prêtre qui tombe amoureux d'une jeune fille et qui se retrouve aux assises. Dans *La Chaîne* (1958), Kramer fait l'apologie de la tolérance et de la société multiculturelle : Deux prisonniers s'évadent enchaînés l'un à l'autre. L'un est un Blanc, plein de préjugés raciaux, et l'autre est noir et renfermé. Malgré les idées préconçues, une solidarité s'établit entre eux. C'est un sympathique plaidoyer contre le racisme. *Jugement à Nuremberg* (1961) est un film sur le fameux procès des dignitaires nazis, en 1947 : on y apprend que c'est le monde entier, qui est coupable, est pas seulement l'Allemagne. Tous à genoux !

Milos Forman

Ragtime (USA, 1991) ne présente d'autre intérêt que d'être aussi un film moralisateur : en 1906 à New York, un pianiste noir, qui s'est acheté une voiture, est victime de la jalousie et du racisme d'une bande de blancs stupides. Dans *Taking off* (1970) : Jeannie, quinze ans, est une enfant fugueuse. Ses parents s'inscrivent à l'Association pour parents d'enfants fugitifs. Afin de leur faire comprendre le comportement de leurs enfants, on les initie à la drogue et au sexe.

Hair est un film de 1979. Une scène se déroule dans une église : une bande de hippies chevelus, défoncés au LSD, transforme une cérémonie de mariage en fiesta de tous les diables, se livrant à des danses extatiques échevelées, comme si chacun de ces zigotos avait un méchant démon à évacuer. En vérité, ces danses rappellent surtout les coutumes des juifs hassidiques (Cf. *Psychanalyse du judaïsme*, p. 272). On note une fois encore que les réalisateurs cosmopolites adorent interrompre les cérémonies religieuses catholiques dans leurs films. Dans *Vol au-dessus d'un nid de coucous* (1975), le "tchèque" Milos Forman entend nous dire que les aliénés ne sont en réalité pas si fous que ça, et qu'ils sont surtout les victimes d'une société oppressive qu'il faut détruire de fond en comble.

En 1997, Milos Forman présente *Larry Flint*, un film sur la vie scandaleuse d'un magnat de la presse porno devenu, aux États-Unis, le porte-drapeau de la lutte contre l'ordre moral. On y voit ce "pape" de la pornographie — représenté sous les traits d'un goy (inversion accusatoire classique, car le porno est très largement le fait de mafieux "cosmopolites") —, traîné en justice par le représentant de "l'ordre moral" pour avoir, dans son journal, caricaturé ce dernier en train d'avoir une relation sexuelle avec sa propre mère dans des toilettes. L'inceste est en effet une question lancinante dans la production culturelle du judaïsme (cf. les ouvrages d'Hervé Ryssen), et ce n'est

évidemment pas un hasard si la psychanalyse est sortie de la cervelle d'un membre de cette communauté. L'affiche du film représente un homme crucifié sur le bas-ventre d'une femme.

Otto Preminger

Que vienne la nuit (USA, 1966) est une histoire de musiciens de jazz dans le sud des États-Unis : les Blancs sont vilains et sans scrupules, tandis que les Noirs sont des victimes. L'apologie du métissage se trouve dans *The human Factor* (1979), qui est un film d'espionnage. En Afrique du Sud, un agent secret britannique tombe amoureux d'une Noire.

Le Cardinal (USA, 1963), est l'histoire d'un jeune évêque américain, grand et noble esprit, qui va devenir cardinal. Tout le poids de l'ignominie repose sur le petit peuple pratiquant. Ainsi, ces catholiques qui refusent encore que leurs filles se marient avec un juif font preuve de la plus détestable intolérance. Il en est de même sur la question de l'avortement. Et puisque le film est une succession de clichés, on comprend aussi que le Vatican refuse de prendre position sur la question raciale qui agite les États-Unis dans les années 60. Notre héros intervient donc de manière officieuse dans cette ville du Sud où une église a été brûlée parce que son curé était noir. On assiste alors à une scène d'anthologie, où le jeune évêque intrépide est kidnappé par les militants du Ku Klux Klan. Il est fouetté jusqu'au sang, au milieu d'une meute d'hommes encagoulés qui chantent et battent la mesure du Dixieland au son de l'harmonica, tandis qu'un crucifix géant flambe dans la nuit en arrière plan ! Ils ont le génie de la mise en scène, ces Klansmen ! — ou Otto Preminger, si vous préférez.

Preminger faisait déjà à cette époque l'apologie discrète de l'homosexualité avec *Tempête à Washington* (1961) : dans l'entourage du nouveau président américain, un conseiller dont on menace de révéler l'homosexualité, est victime de l'intolérance et va finir par se suicider. Dans *Dis-moi que tu m'aimes, Junie Moon* (1969), il y a Junie, une jeune femme défigurée par un amant sadique ; Arthur, un épileptique tourmenté, et Warren, un homosexuel paralysé des deux jambes. Ils décident tous les trois de quitter l'hôpital où ils sont en traitement pour aller vivre ensemble dans un cottage. Otto Preminger donne beaucoup de dignité à son personnage homosexuel, et ce n'est pas un hasard. Preminger contribue aussi à dynamiter la famille patriarcale avec *Des Amis comme les miens* (1971) : Julie s'ennuie dans son magnifique appartement de Central Park, et apprend que son mari la trompe. Cette comédie satirique fustige avec beaucoup de virulence l'intelligentsia WASP new yorkaise et ses valeurs "frela-

tées". Preminger, après une longue carrière, afficha publiquement son engagement pro-israélien avec *Exodus*, 1960. Quatorze ans après, il récidivait avec *Rosebud* en exaltant l'armée israélienne. Les choses étaient maintenant claires pour tout le monde.

Sydney Pollack

Dans *La Firme* (USA, 1993), Mitch McDeere (Tom Cruise) est un jeune diplômé qui vient d'être recruté par la "Firme", un puissant cabinet d'avocats de Memphis. Il est d'abord séduit par les avantages qui lui sont offerts, mais il se rend compte peu à peu que les dirigeants travaillent en fait pour un terrible gang mafieux de Chicago. Tous les avocats présentés – une bonne trentaine – sont blancs, catholiques et de type nordique. Ils symbolisent l'élite américaine dans ce qu'elle aurait de plus hypocrite et écoeurant.

Tootsie est (1983) est une comédie : Dorsey est un comédien au chômage. Pour obtenir un rôle, il se travestit en femme et devient Tootsie. Son déguisement va lui permettre de jouer dans une série télévisée et de s'attirer un public de fans. Mais il se trouve bientôt en face d'un dilemme : comment avouer à sa collègue, qui a fait de lui sa confidente, qu'il est en réalité un travesti et qu'il est amoureux d'elle ? Il y a beaucoup de travestis dans le cinéma cosmopolite.

Dans *Nos plus belles années* (1973), Sydney Pollack dépeint la vie d'une militante communiste dans une université américaine à la fin des années trente. Barbara Streisand joue le rôle d'une jeune juive qui se dépense sans compter pour la cause. Elle personnifie ici parfaitement cet inlassable militantisme si caractéristique des intellectuels juifs. C'est avec beaucoup de courage qu'elle prend la parole sur le campus de l'université, pour dénoncer « le fascisme et le grand capital » (inversion accusatoire) défendre les Républicains espagnols, et la « paix » (lire avec un miroir). Bien évidemment, elle parvient à émouvoir tous les étudiants. Son militantisme frénétique est pénible pour son entourage. Elle séduit néanmoins Robert Redford, le goy tranquille, qui a un peu de mal à comprendre ce qu'il se passe.

Barry Sonnenfeld

Les Valeurs de la famille Adams (USA, 1993) : La famille Adams est un peu spéciale : on ne sait pas trop si ce sont des sorciers ou des vampires, mais il est certain qu'ils adorent le démon. Ils vivent dans un manoir isolé de tout sur une colline ; ils s'habillent de noir, ils ont les cheveux noirs et le teint cadavérique. Leur morale est abjecte ; ils ont la passion de faire le mal, et pourtant, ils deviennent attachants par leur excentricité. Les deux enfants sont placés dans une colonie de

vacances pendant quelque temps, avec d'autres petits Américains. Toutes les petites filles sont blondes, tous les petits garçons sont blonds, et tous forment la majorité imbécile, lâche et intolérante. Bientôt, nos deux petits diabolins aux cheveux noirs seront mis en quarantaine par ce vil troupeau de blonds pétris de morale bourgeoise. Mais nos petits Adams ne vont pas se laisser faire. Ils vont réunir autour d'eux les autres individus opprimés de la colonie, tous ces enfants aux cheveux noirs injustement méprisés par ces blonds arrogants. Tous ensemble, ils vont faire un coup d'éclat dans le spectacle de fin de séjour où assistent les parents. Les blonds en prennent alors pour leur grade, comme il se doit. Les méchants et les affreux sont en fait les gentils, et les salauds sont invariablement les blonds.

Men in black (1997) est un film qui nous apprend à accueillir chez nous l'étranger, tous les étrangers, et mêmes les extra-terrestres. Nous ne le savons pas, mais ils sont déjà nombreux à vivre parmi nous et à avoir pris une forme humaine. Les membres d'une agence spéciale ultra-secrète sont ainsi chargés de veiller à la régulation de ces flux migratoires d'un nouveau genre et de garder secret l'existence de ces extra-terrestres afin de ne pas alarmer la population. Nos deux super-agents spéciaux — un Noir et un Blanc — sont ici amenés à traquer un Alien hostile, qui ne résistera pas à l'efficacité de ce tandem de choc. Bien que les deux soient aussi compétents l'un que l'autre, le Blanc est tout de même un peu fatigué. C'est donc le Noir qui va continuer la lutte et profiter des faveurs de sa nouvelle coéquipière — blanche. Le film a été réalisé par Barry Sonnenfeld, sur un scénario de Ed Solomon et une musique de Danny Elfmann. Il a en outre été produit par Steven Spielberg. Tous sont des extra-terrestres déguisés en êtres humains et des agents de la Matrice.

Norman Jewison

Dans *La chaleur de la nuit* (USA, 1967), un officier de police de Philadelphie, Virgile Tibbs, spécialiste des affaires criminelles, est envoyé dans une petite ville du Sud pour aider la police locale à élucider une affaire de meurtre d'un industriel. Petit problème : Virgile est un Noir, et ces abrutis de Blancs ne peuvent le supporter. Virgile, qui est le spécialiste, découvre rapidement que les flics blancs font fausse route. L'homme est tranquille, consciencieux, d'une rare intelligence, et reste toujours calme devant le racisme immonde de ces petits Blancs arrogants qui ne lui arrivent pas à la cheville. Tout stupides qu'ils sont, ceux-ci se rendent bien compte finalement qu'ils ne peuvent se passer de lui. A plusieurs reprises, il faudra aller le chercher à la gare et le supplier de rester. Rapidement, son enquête va

le mener vers le plus gros fermier de la région. Celui-ci est soupçonné d'avoir commandité l'assassinat de cet industriel dont le projet était de monter une usine et d'y embaucher des centaines de gens de couleur. Les jeunes de cette petite bourgade "frileuse" ne l'entendent pas de cette oreille, et vont traquer Virgile Tibbs dans une folle course poursuite. C'est évidemment dans une usine désaffectée que va se régler l'affaire, à coup de chaînes à vélo et de barres de fer. A quatre contre un, c'est plus sûr. Ils sont comme cela, les Blancs : vils, lâches et méprisables. Fort heureusement, le chef de la police arrive à point nommé, et sauve Virgile d'une mort certaine. Ce shériff, plein de préjugés au début du film, scelle l'entente entre les deux communautés. Le film a naturellement été récompensé par cinq Oscars. Il en aurait peut-être eu un sixième, si Virgile était reparti à Philadelphie avec la veuve de l'industriel assassiné. C'était pourtant une très jolie Blanche. Mais le réalisateur Norman Jewison, en 1967, ne voulait pas aller trop loin et craignait peut-être à ce moment-là une réaction de ces couillons de Blancs imprévisibles !

Dans *F.I.S.T* (1978), Norman Jewison soulève le peuple contre les exploiters. Il faut en effet tout faire pour affaiblir l'élite économique des goys. C'est l'histoire de Kovak, un immigré polonais travaillant au déchargement des camions, qui se syndique à la fédération des camionneurs (FIST). Les syndicalistes s'allient à la mafia pour briser les milices patronales. Il faut aussi jeter le discrédit sur la justice "bourgeoise" des autochtones : Dans *Hurricane Carter* (1999), le boxeur Hurricane, condamné à perpétuité pour un triple meurtre, est en réalité innocent. Vingt ans auparavant, Jewison avait réalisé *Justice pour tous* (1979) : Kirkland, un avocat trop impulsif, se retrouve en prison pour avoir malmené un juge pervers à qui il reproche de laisser moisir un innocent en prison. Or, voilà que le juge, inculpé de viol, le demande comme avocat.

Agnès de Dieu (1985) est encore un film agressif. L'histoire se déroule dans un couvent canadien. Par une nuit d'hiver, une sœur accouche d'un bébé qui est retrouvé étranglé dans la poubelle. Sœur Agnès est inculpée de meurtre, mais elle affirme au juge qu'elle ne se souvient de rien. Le docteur Livingstone, une jeune femme psychiatre désignée par le tribunal, arrive donc au couvent pour tenter de tirer l'affaire au clair. La sœur qui lui ouvre la porte a un air détestable. La psychiatre interroge la mère supérieure, qui confirme que personne n'a rien vu. Pour cette dernière, le bébé est un miracle ; mais la psychiatre est beaucoup plus pragmatique : « Vous refusez de voir qu'Agnès a été violée ou séduite. » Sœur Agnès, elle, s'avère ignorante de la

sexualité et de la procréation. En revanche, elle entre en extase et parle abondamment de son amour avec la Vierge Marie. On apprendra par la suite que cette pauvre fille qui avait été martyrisée par une mère alcoolique, a en fait été violée dans un passage secret qu'elle empruntait parfois et qu'a découvert notre psychiatre en fouinant. Cet être pitoyable est bien la seule personne un peu sympathique de ce couvent, car toutes les autres sœurs sont désagréables au possible. Jewison entend évidemment nous faire partager son antipathie.

Roman Polanski

Le pianiste (2001) raconte les tribulations d'un pianiste virtuose pendant la deuxième Guerre mondiale à Varsovie. En ce mois de septembre 1939, la famille Szpilman, réunie autour du poste de TSF, apprend que l'Angleterre et la France viennent de déclarer la guerre à l'Allemagne. Chacun laisse éclater sa joie et se félicite : « C'est merveilleux ! » Mais hélas, tout dégénère très vite avec la victoire des armées allemandes. Les soldats allemands sont évidemment ignobles. On voit des scènes écœurantes, comme ce pauvre vieillard qui se fait gifler en pleine rue par un soldat qui lui intime l'ordre de descendre du trottoir. Pour survivre, notre famille juive est obligée de vendre le piano à un salaud de Polonais qui profite de la situation. Pendant le maigre repas du soir, le vieux père donne son avis : « Ce sont les banquiers juifs qui devraient persuader l'Amérique de déclarer la guerre à l'Allemagne ! » (Bien vu !) Se produit alors une scène atroce : des soldats allemands déchaînés viennent de pénétrer dans l'immeuble d'en face, interrompent un repas, et demandent à toute la famille de se lever. Comme le vieillard sur son fauteuil roulant n'obtempère pas immédiatement, les Allemands le balance par la fenêtre, lui et son fauteuil. Tout le monde est finalement emmené vers les camps de travail. Les cadavres jonchent les rues. Une femme pleure parce qu'elle a été obligée d'étouffer son bébé pour ne pas que les Allemands les découvrent tous les deux. Les exécutions sommaires se succèdent, en pleine rue... atroce...

Dans *Le Bal des Vampires* (1967), Roman Polanski montre un vampire homosexuel et blond : la petite vengeance d'un petit brun souffreteux et pédophile. *Répulsion* (1965) est l'histoire d'une fille névrosée qui sombre dans la folie meurtrière. Carole a des phobies. Elle rêve toutes les nuits qu'un homme la viole. Le réalisateur a dû s'inspirer de quelques cas familiaux (cf. *Psychanalyse du judaïsme*).

Dans *Chinatown* (1974), Polanski projette sur une famille goye un problème très particulier à sa propre communauté : A Los Angeles, dans les années trente, la sécheresse oblige les petits fermiers à vendre

leurs terres. Celles-ci sont rachetées à bas prix par des grands propriétaires, avec la complicité de la municipalité, qui rejette la nuit l'eau précieuse du barrage. Jack Nicholson, détective privé, enquête sur cette affaire, ce qui ne plaît pas à tout le monde. Il va donc recevoir un avertissement et se retrouver avec un pansement sur le nez pour soigner la narine qu'on lui a coupée. Si ça fait mal ? « Seulement quand je respire ! ». A la fin du film, la belle Faye Dunaway, giflée par Nicholson, avoue enfin qui est cette jeune fille qu'elle cache aux yeux de tous : c'est à la fois sa fille, et sa sœur. Elle a donc eu une fille de son monstre de père, le grand propriétaire terrien. Roman Polanski a ici classiquement projeté sur les goys un problème qui semble tennailler sa communauté : l'inceste.

Louis Malle

La Petite (USA, 1978) est un plaidoyer pour la "tolérance" : L'histoire se déroule dans un bordel de la Nouvelle-Orléans en 1917. C'est là que vit Violet, la fille naturelle de Hattie, une prostituée. Lorsqu'elle devient pubère, sa virginité est mise aux enchères. Violet devient une prostituée très demandée. Fouettée pour avoir eu des jeux amoureux avec un jeune Noir, elle s'enfuit et se réfugie auprès de Bellocq, avec qui elle vit une liaison orageuse. Louis Malle condamne ici une société "bourgeoise et hypocrite".

Le souffle au cœur (1971) traite de l'inceste, qui est un thème récurrent chez les coreligionnaires de Sigmund Freud, et pour cause (il faut lire les livres d'Hervé Ryssen pour comprendre cette question). L'histoire est celle d'une famille bourgeoise dijonnaise durant l'année 1954. Le père est un gynécologue fort affairé ; Clara, la mère, s'occupe de son fils Laurent, qui souffre d'une maladie cardiaque. Elle l'accompagne en cure, et leur complicité va aboutir à une relation incestueuse. (On peut mentionner, sur ce thème, Serge Gainsbourg, dans sa chanson *Lemon Incest* ; *War Zone* (1999), de Tim Roth ; Steven Spielberg, dans *La couleur pourpre*, etc.).

Dans *Les Amants* (1958), Louis Malle dynamite la cellule familiale bourgeoise : Jeanne s'ennuie auprès de son mari, dans ce milieu de la haute bourgeoisie de Dijon. Le hasard lui fait rencontrer Bernard, un jeune homme anticonformiste.

Au revoir les enfants (Fr., 1987) est un film célèbre. L'histoire se déroule dans un collège religieux de la banlieue parisienne en 1944. Une amitié se noue entre Julien, fils d'un industriel de Lille, et Bonnet, un enfant juif inscrit sous une fausse identité. Bientôt, le garçon de cuisine, qui a été renvoyé pour s'être livré au marché noir (c'était une spécialité "chrétienne") va dénoncer l'établissement à la Gestapo

pour se venger, et les enfants juifs vont être arrêtés. Les bourgeois français “bien pensants” sont une fois de plus montrés du doigt. Le réalisateur, Louis Malle, était pourtant lui aussi un fils de grands bourgeois ; mais juifs. Son père était le directeur d’une usine de sucre de betteraves appartenant à la famille de son épouse, la famille Beghin. Son film a reçu un Lion d’or au festival de Venise en 1987.

Walerian Borowczyk

Contrairement à nombre de ses congénères, qui font carrière dans l’industrie du porno, Walerian Borowczyk s’est arrêté aux films érotiques. Voici, par exemple, *L’Intérieur d’un couvent* (Fr., 1977) : Dans un couvent italien, au XIX^e siècle, l’abbesse découvre que sœur Veronica a un amant qu’elle introduit le soir. L’abbesse éloigne le jeune homme. Pour se venger, Veronica fait verser de l’opium dans les aliments. Un vent de folie sexuelle souffle alors dans toute la maison. Walerian Borowczyk n’est certes pas très catholique.

Les Héroïnes du mal (Fr., 1979) : Marceline aime faire l’amour avec son lapin blanc. Ses parents le lui font manger en civet. Elle se venge en se donnant à un boucher, qui se pend sous ses yeux, puis tranche la gorge de ses parents avec un couteau.

Histoire d’un péché (Fr., 1975) : Jeune fille pieuse et réservée, Eva a longtemps vécu chez ses riches parents et a aimé un jeune homme déjà marié. Elle va tuer l’enfant qu’elle a eu de lui. Walerian Borowczyk transgresse toutes les lois et ridiculise la morale répressive des réactionnaires. Ses films sont “irritants”, “dérangeants”.

Pedro Almodovar

Pedro Almodovar aborde sans complexe les sujets les plus tabous de la morale “bourgeoise”. Dans *Tout sur ma mère* (Espagne, 1999), Manuela, infirmière, vit seule avec son fils Esteban, 17 ans. Celui-ci meurt tragiquement, renversé par une voiture. Manuela (Cecilia Roth) part alors pour Barcelone, à la recherche du père de son enfant. Sa quête lui fait rencontrer Agrado, un transsexuel, Huma, une actrice de théâtre, Rosa, une jeune femme travaillant pour une association caritative. Celle-ci est engrossée par Lola, le père d’Esteban, qui s’avère être un travesti, et qui lui a transmis le sida par la même occasion. Almodovar se complaît aussi à nous montrer une Espagne multiraciale, ce qui est, là encore, très symptomatique. Le film, produit par Michel Ruben, est présenté en DVD par un autre membre de la secte : Claude Berri (Langmann). Almodovar a naturellement été récompensé au festival de Cannes de 1999 (ils se félicitent entre eux). Dans *Talons aiguilles* (1991), Almodovar montre une scène de viol

par un travesti. Dans *Kika* (1993), on apprend que le violeur compulsif avait pour habitude de violer aussi sa propre sœur. Dans *La Loi du désir* (1986), Tina, la sœur de Pablo, est un transsexuel pervers par son père. *Pepi* (1980) est le premier film de Pedro Almodovar : Pepi cultive de la marijuana sur son balcon. Luci, l'épouse exemplaire d'un policier, découvre en fumant des plaisirs homosexuels et pervers avec Bom, une chanteuse punk.

Frank Darabont

La Ligne verte (USA, 1999) : Dans le pavillon des condamnés à mort de ce pénitencier américain, en 1935, il y a des gardiens de prisons ignobles, et des détenus pleins d'humanité. Tout cela est en effet plausible. Les pouvoirs surnaturels du colosse noir, accusé du viol et du meurtre de deux fillettes, le sont moins. Celui-ci, est doux comme un agneau, innocent et accusé à tort. Il sera pourtant la victime des hommes, de l'injustice, et de la cruauté de gardiens psychopathes – blancs. Dans *Les Evadés* (USA, 1995), un directeur de prison se révèle être une fieffée ordure en même temps qu'un chrétien très pieux. Frank Darabont confirme ici son appartenance.

John Schlesinger

Marathon Man (USA, 1976) est un film avec Dustin Hoffman : Un criminel nazi réfugié en Uruguay arrive à New York pour négocier des diamants (l'activité diamantaire étant typiquement nazie, comme chacun sait). Reconnu par un ancien déporté, il lui tranche la gorge en pleine rue. On se souvient aussi de la scène dans laquelle on voit le nazi torturer notre héros sur un fauteuil de dentiste. Beaucoup de dentistes sont en effet "nazis", mais pas John Schlesinger.

Voici *Les Envoûtés* (1987) : A New York, des jeunes enfants sont kidnappés et victimes de meurtres rituels. Le psychologue Jami-son découvre l'existence d'une secte, la Santéria, pratiquant une variante cubaine du vaudou. John Schlesinger n'est pas membre d'une secte vaudoue mais pratique avec brio l'inversion accusatoire.

Sydney Lumet

Le Verdict (USA, 1982) : Une jeune femme est tombée dans le coma à la suite d'une erreur médicale. L'archevêché de la ville, qui administre l'hôpital, tente d'étouffer l'affaire en proposant une grosse somme d'argent à l'avocat de la famille. Celui-ci gagnera finalement le procès, grâce au témoignage d'un anesthésiste noir. L'Église catholique et la magistrature en prennent ici pour leur grade.

Daniel (1983) : Daniel, dont les parents, militants communistes, ont été exécutés sur la chaise électrique pour espionnage, en plein

maccarthysme, décide de connaître la vérité. Le film de Sydney Lumet revient sur l'exécution des époux Rosenberg. Le réalisateur soutient la thèse que le couple a été mis à mort pour l'exemple. Un "Rosenberg" ne peut être qu'innocent, malgré les preuves accablantes. Sydney Lumet fait jouer ici la solidarité communautaire.

Contre-enquête (1990) : Le policier Mike Brennan tue un truand portoricain en légitime défense. Mais la contre-enquête révèle que Brennan est en fait un policier sadique et raciste.

Dans ***Main basse sur la télévision*** (USA, 1977), Sydney Lumet frappe très fort : on comprend que les Arabes et leur pétro-dollars sont en train d'acheter l'Amérique et tiennent déjà les médias. Un présentateur de télé appelle les Américains à se révolter. C'est ici un bel exemple d'inversion accusatoire. Ce procédé permet de comprendre pourquoi "ils" sont toujours innocents, tandis que les "autres" sont toujours coupables.

Franklin Schaffner

Dans ***Papillon*** (USA, 1973), l'acteur Steve McQueen joue le rôle d'un homme en fuite. Il est recueilli dans un couvent de bonnes sœurs. La mère supérieure est froide au possible mais lui donne une chambre pour la nuit. Malheureusement pour lui, la mère sup le trahit ignominieusement, et il sera réveillé le lendemain matin par les policiers : elles sont comme cela, les bonnes sœurs catholiques.

Ces Garçons qui venaient du Brésil (1978) raconte l'histoire d'un chasseur de nazis, Ezra Liberman qui, dans les années 70, met à jour un complot organisé par un groupe d'anciens nazis émigrés au Paraguay. L'horrible Docteur Mengele, ancien médecin-bourreau d'Auschwitz, en est le chef. Il vit dans une luxueuse villa, suffisamment isolée pour pouvoir continuer ses activités perverses sur la génétique, et semble régner sur un troupeau de domestiques amorphes qu'on dirait réduits à l'état d'esclaves : c'est l'homme blanc dans toute sa suffisance. Les nazis semblent tenir le haut du pavé au Paraguay. Ils organisent ouvertement des réceptions dans de somptueux palaces, mais leur projet meurtrier sera finalement déjoué grâce à la ténacité du justicier Liberman.

Dans ***Seigneur de l'aventure*** (1965), le réalisateur salit l'histoire européenne pour mieux exalter l'ère de la démocratie : Au XI^e siècle, le seigneur du lieu remarque une jeune paysanne au cours d'une chasse. Celle-ci est fiancée à un homme, et ils doivent se marier, mais le seigneur fait alors valoir son droit de cuissage (une invention des républicains français, au XIX^e siècle). « Du passé, faisons table rase », comme disait son congénère Karl Marx.

Joseph Losey

Joseph Losey est lui aussi un apôtre de la "tolérance". C'est tout l'objet du film intitulé *Le Garçon aux cheveux verts* (USA, 1948) : C'est l'histoire d'un jeune orphelin en butte à l'hostilité de ses petits camarades. « Une magnifique fable sur le racisme et la tolérance, la rencontre de l'autre et la peur de la différence », nous explique Serge Bromberg, en introduction. *Haines* (1949), est un film qui dénonce l'exploitation de la main-d'œuvre mexicaine en Californie.

Dans *Monsieur Klein* (Fr., 1976), Losey se plaît à intervertir les rôles et à renverser les situations : Robert Klein (Alain Delon), un bourgeois aisé, marchand d'œuvres d'art, profite de l'Occupation pour racheter des tableaux à bas prix à des juifs en difficulté. Mais un jour, il reçoit à son domicile le journal *Informations juives*, alors qu'il n'est pas juif. Il va bientôt se retrouver accusé d'être juif et déporté. Chacun sait que les marchands d'œuvre d'arts sont souvent des chrétiens cupides. Ce renversement des rôles est illustré dans le film de Steven Spielberg, *La Quatrième Dimension* (USA, 1983), où le raciste Bill se retrouve dans la peau de quelqu'un persécuté par le racisme. Le cinéaste Pavel Loungine a repris cette technique dans *Luna Park* (Russie, 1991), dont voici le scénario : A Moscou, des néo-nazis font régner la terreur. Juifs, homosexuels et marginaux sont impitoyablement pourchassés. Mais un soir, Andrei apprend qu'il est d'origine juive. Atterré, il part à la recherche de son père, un vieil artiste, et une indéfectible amitié va se nouer entre eux. Andrei va ainsi s'humaniser.

Le film de Joseph Losey *The Servant* (GB, 1963) renverse l'ordre social : un domestique en arrive à dominer l'aristocrate pour qui il travaille, tandis que celui-ci sombre dans l'alcoolisme. On note ici cette obsession pour le renversement des sociétés goyes et la destruction des élites autochtones. Dans le même registre, *Gipsy* (GB, 1957) raconte les amours tumultueuses d'une Gitane et d'un membre de l'aristocratie anglaise.

Richard Brooks

En 1960, dans *Elmer Gantry, le charlatan*, Richard Brooks nous montre que derrière le visage du bon pasteur, peut se cacher la pire des ordures. Son film a naturellement été récompensé par un Oscar. *Storm Warming* (1951) dénonce le racisme du Ku Klux Klan, qui est un repère d'assassins. Sur un scénario de Richard Brooks.

Il importe aussi de faire exploser le modèle familial patriarcal, afin de miner la société traditionnelle : Dans *The happy Ending* (USA, 1969), Mary Wilson est mariée depuis seize ans et a tout pour être heureuse. Mais un jour, elle craque, quitte son mari et décide de

recommencer sa vie. Dans *Meurtres en direct* (USA, 1982) Brooks nous assure qu'il n'est pas non plus musulman : Un terroriste arabe projette de détruire Tel-Aviv et Jérusalem au moyen de deux bombes atomiques. Ces gens-là sont complètement fous !

Roland Emmerich

Le jour d'après (USA, 2004) est un film-catastrophe qui porte la marque : après les volcans, les tornades et les météores, le réchauffement de la planète provoque un raz-de-marée suivi d'une vague de froid. La fin est révélatrice de l'état d'esprit du réalisateur. En effet, les peuples du Nord sont obligés d'émigrer vers le sud. Le président américain déclare alors : « Les Américains, mais aussi de nombreux peuples sont aujourd'hui les hôtes de ce que l'on appelait autrefois le Tiers-Monde, nous étions dans le besoin et ils nous ont laissé entrer chez eux, ils nous ont accueillis ; je leur exprime toute ma gratitude pour leur hospitalité. » Le message du réalisateur Roland Emmerich est donc clair : il faut que nous laissions entrer tous les étrangers, car il est possible que demain, dans un avenir... disons incertain, nous ayons besoin d'eux nous aussi. Dans *Independance Day* (USA, 1996), le Roland Emmerich nous montre la planète attaquée par des extra-terrestres. La terre est sauvée par un Noir et un juif hassidique.

I. Métissage et société plurielle

L'apologie du métissage, de la société plurielle et de la "tolérance" sous toutes ses formes se retrouvent chez de nombreux autres réalisateurs. Cédric Kahn, par exemple, a réalisé en 1994 le film intitulé *Trop de bonheur*, qui montre la vie de quatre adolescents dans le midi de la France à l'approche de l'été : Valérie, Mathilde, Kamel et son copain Didier. Ils se réunissent pour une soirée avec quelques autres amis dans la villa de Mathilde en l'absence de ses parents. Kamel aime Valérie. Musique, danse, alcool, émois affectifs, trahison, violence. Lorsqu'ils se retrouvent quelques années plus tard, à peine se reconnaissent-ils. Kamel vit maintenant avec Mathilde.

Périgord noir (France, 1988) est un film assez emblématique : Un village africain se retrouve sinistré par la fermeture de la bananeraie qui le faisait vivre. La belle Adiza, qui a fait ses études en France, est chargée de trouver l'argent qui permettra de racheter la plantation et de sauver la communauté. Elle s'invente un père imaginaire, en jetant son dévolu sur une photo d'un militaire trouvée dans la malle de sa défunte mère et débarque, à la tête de son village au grand complet, dans une modeste commune de Dordogne. Antoine, le faux père en question, feint de se croire vraiment le père d'une aussi charmante

jeune fille, et les Africains impriment leur rythme au paisible village français. La fraternisation va bon train, au grand dam du maire, Jeantou, roublard et irascible, qui se désole de ne même pas pouvoir exploiter cette main-d'œuvre récalcitrante. L'amour se met de la partie. Devant le refus de Jeantou de marier plusieurs couples, les Périgourdins décident de quitter leur village pour aller vivre en Afrique avec leurs amis noirs. Le film est de Nicolas Ribowski, qui ne vient évidemment ni du Périgord, ni de l'Afrique noire.

Quand on sera grand (France, 2001), reflète assez bien l'hyper-agressivité du cosmopolitisme contre les sociétés traditionnelles. En voici le scénario : Simon Dadoun a trente ans et est journaliste. Il ne parvient pas à avoir d'enfant avec sa copine, une goye. Fort heureusement, il va se consoler avec la femme de son nouveau voisin, une juive séfarade, comme lui, et qui est négligée par son époux, un ashkénaze, radiologue de son état, hautain et désagréable. D'un autre côté, le réalisateur, Renaud Cohen, nous montre les Français très enclins au métissage. Les amis de Simon Dadoun, en effet, sont mariés, l'un avec une Asiatique, et l'autre avec une Sénégalaise. Parmi les autres personnages français du film, on trouve encore une voisine de l'immeuble : elle vit seule et est passablement déprimée. Simon, qui a grand cœur, comme tous les juifs séfarades, la présente à Roger, un copain d'enfance français qu'il a retrouvé par hasard et qui vit lui aussi très mal son célibat. Tout semble aller pour le mieux entre les deux jeunes gens, mais Roger s'avère finalement être un pervers sexuel, qui pourrait de surcroît se montrer violent. En plus, il porte des strings ! Du coup, la Française devient lesbienne. A la fin du film, elle semble bien avoir trouvé sa voie et laisse enfin libre cours à ses penchants. Elle aimerait bien, déclare-t-elle, « se faire la Sénégalaise ». En fond, Renaud Cohen filme la capitale française sous un angle très multiculturel, puisqu'on évolue entre les rendez-vous africains, la musique orientale et le nouvel an chinois. Pour compléter le tableau, le film montre aussi avec beaucoup de complaisance la consommation de haschich. Multiculturalisme, métissage et homosexualité pour les goys (c'est un discours réservé à l'exportation) : nous avons ici les principaux ingrédients du cinéma cosmopolite.

Dans *Gomez et Tavarès*, un film "français" de 2003, on voit un jeune bellâtre escalader le mur d'une riche propriété et pénétrer dans la maison. Au mur, une photo d'une belle blonde avec son mari, un Noir, et ses enfants, qui le sont un peu moins. Là, le téléspectateur se dit illico : ça, c'est un film d'un réalisateur cosmopolite. On continue à regarder un peu pour la forme, et en quelques minutes, on se rend

compte que tous les acteurs ont été choisis selon des critères ethniques. Sur ce, on vérifie immédiatement et l'on découvre que le réalisateur est un certain Gilles Paquet-Brenner. Maintenant, si vous “tapez” “Gilles Paquet-Brenner” sur un moteur de recherche en choisissant “images”, sur internet, vous tombez de suite sur sa photo. Et là, pas de surprise : ce n'est pas une belle blonde ! Son prochain film s'intitule *Elle s'appelait Sarah* (2010) : une histoire triste qui se déroule pendant la deuxième Guerre mondiale.

La Parenthèse enchantée (Fr., 1999) est un film de Michel Spinoza (comme le philosophe séfarade). L'histoire se déroule entre mai 68 et les années sida. En 1969, deux copains se marient le même jour : Vincent (Vincent Elbaz) avec Marie, et Paul (Roschdy Zem) avec Ève. Les Françaises semblent ici promises aux Orientaux de toutes confessions. Le réalisateur considère aussi avec beaucoup de complaisance l'adultère, le marxisme, le féminisme, l'avortement.

Vive la République ! (Fr., 1997) : Henri réunit une bande de garçons et de filles, chômeurs comme lui, pour fonder un nouveau parti politique axé sur le “décloisonnement social” et sur un “partage du savoir”. Le scénario est en fait surtout un prétexte pour montrer une France très multiraciale, avec des acteurs Arabes et de jolies petites Françaises. Un film d'Éric “Rochant”. Éric Rochant a aussi réalisé *Les Patriotes* (Fr., 1994) : Ariel Brenner, un jeune juif parisien de 18 ans, décide de partir pour Israël pour s'engager dans les services secrets. Ici, il n'est plus du tout question de métissage et de tolérance.

Le film de Thierry Binisti intitulé *Monsieur Molina* (2006), est “plein d'humanité” : Les deux fils de M. Bonnard, Laurent et Jimmy, reprochent à leur père la donation qu'il a faite au profit d'une inconnue, Amina, qui recevra la maison familiale à la mort de monsieur Bonnard. Les deux frères ignoraient jusque là l'existence de cette demi-sœur à moitié arabe, fruit d'une relation amoureuse secrète. Monsieur Molina, juge de proximité au Palais de Justice de Lille (joué par Enrico Macias), va devoir démêler cet épineux problème de famille. Le film est hyper-moralisateur, comme seuls savent l'être les intellectuels cosmopolites, toujours enclins à donner des leçons au reste de l'humanité. Les deux frères, intolérants et probablement un peu racistes, accepteront donc finalement leur nouvelle “demi-sœur”. Notons qu'il est aussi très agréable de voir un juge juif pied-noir avec un accent “de là-bas”, en train de sermonner des Français qui baissent respectueusement la tête devant lui.

Il y a aussi beaucoup de prostituées dans le cinéma cosmopolite : *La Vie devant soi* est un film de Moshé Mizrahi (Fr., 1977) : A Bel-

leville, Madame Rosa, une vieille juive malade, est une ancienne prostituée qui héberge des enfants de professionnelles du trottoir. Elle porte une affection toute particulière à Momo, un petit Arabe de quatorze ans qu'elle fait élever dans la religion hébraïque. Le scénario est bâti d'après un roman de Romain Gary (Roman Kacew).

Romain Goupil fait partie de la même communauté. En 2010, il réalise *Les mains en l'air*, un film qui incite les Français à ouvrir leur cœur, à ouvrir leurs frontières, à ouvrir leur... : Milana, d'origine tchétchène, est élève en classe de CM2 à Paris. Ses copains, sa bande, ce sont Blaise, Alice, Claudio, Ali et Youssef. Mais un jour Youssef, qui n'a pas de papiers, est expulsé. Puis, c'est au tour de Milana d'être menacée. Se sentant alors en danger, les enfants décident de réagir...

Cette agressivité se manifeste aujourd'hui quotidiennement dans tous les médias. En 2006, un feuilleton comme *Plus belle la vie*, par exemple, donne une idée de l'esprit de suite des cinéastes cosmopolites. Dans cette série, les Maghrébins et les Noirs sont naturellement admirables, "super sympas", tandis que le mâle blanc, hétérosexuel, apparaît sous le jour le plus sombre. Le téléfilm exalte le métissage : une mère de famille trompe son mari avec le supérieur de celui-ci, qui est un Noir bien sous tous rapports. Une autre Française, Juliette, est tombée amoureuse d'un autre Noir. Or, celui-ci est un immigré clandestin. Elle va donc tout faire pour obtenir sa régularisation. Elle trouve une solution, grâce à un flic homosexuel — un Blanc —, qui va voler un passeport dans son commissariat pour l'offrir au clandestin. L'apologie du métissage et de l'homosexualité est effectivement une marque de fabrication : c'est l'estampille qui ne trompe pas. Apparaissent aussi dans cette série : un officier de police qui file le parfait amour avec le fils du patron d'un bar marseillais ; deux homos qui se démènent pour adopter un enfant ; une serveuse de bar qui se découvre des origines maghrébines ; un prêtre débauché. Les femmes blanches, elles, sont invitées à avorter : une fille âgée de 15 ans est tombée enceinte. Elle demande à son copain : « On le garde ou on l'aspire ? » "Aspire-le, ma grande, surtout s'il est blanc" : c'est ce que suggère le réalisateur. Car les Blancs sont des salauds, la chose est entendue. Partout où ils passent, ils font le mal. Tout l'inverse des juifs, en somme. On peut les voir par exemple en train de tester un nouveau vaccin sur des pauvres Noirs, en Afrique. Cette funeste expérience décimera la population du village. Il y a aussi ce militant d'extrême droite qui a été condamné pour avoir foncé avec sa voiture sur un pauvre Maghrébin, etc. Il faut ici remercier Olivier Szulzynger pour les scénarios.

En France, au début du XXI^e siècle, des séries comme *Navarro*, imaginée par Pierre Grimblat et interprétée par Roger Hanin, *Commissaire Moulin*, *Quai n°1*, *P.J.*, d'Alain Krief ou *Une femme d'honneur* sont aussi chargés d'idéologie. Voici un épisode de *Julie Lescaut* intitulé *Crédit Revolver* (1994) : un boulanger bien français, et très raciste, sort son fusil à tout bout de champ pour menacer des jeunes immigrés. Il est l'ami de l'adjoint au maire, dont le nom est Lefranc, et qui dirige un parti d'extrême droite, l'Union pour la France. Le maire est lui aussi un salaud, puisqu'il se fait élire avec les voix de l'extrême droite. Lefranc se révèle être un assassin, mais qui, fort heureusement, sera démasqué par Julie Lescaut.

En 2004, le réalisateur Stéphane Kurc sort *Le Triporteur de Belleville* : en 1940, dans la grande débâcle des troupes françaises, Victor Leïzer, un jeune Juif de Belleville, a perdu son régiment. Avec un autre soldat égaré, il erre dans la campagne française désertée de ses habitants. Le soir, les deux complices rencontrent un groupe de Sénégalais dans une ferme. Le chef des Sénégalais est agrégé de français à Dakar. On l'a obligé à faire la guerre loin de chez lui. Il s'exprime parfaitement bien, avec un langage châtié : « Ah, Messieurs, laissons là ces galéjades ! ». C'est avec une grande dignité qu'il préférera mourir, tué par les Allemands, plutôt que de se laisser faire prisonnier loin de son pays. Parmi les millions de soldats mobilisés qu'on pouvait voir sur le front, c'est sûr, les juifs et les Noirs étaient majoritaires, même si un calcul rapide doit nous mener tout au plus à 1 ou 2 % au grand maximum. Quand il s'agit de sensibiliser le téléspectateur français, tout est permis. Dans *Terre de lumière* (2008), Stéphane Kurc projette une histoire d'inceste entre frère et sœur chez les Français d'Algérie. Le film suinte de racisme anti-goy.

Dans *Le Pacte des loups* (Fr., 2001), le réalisateur Christophe Gans raconte à sa manière l'histoire de la bête du Gévaudan, au XVIII^e siècle, qui fait de nombreuses victimes sans que quiconque parvienne à l'identifier. C'est un monstre surgi de l'enfer ou une punition de Dieu, on ne sait pas trop. Le chevalier Grégoire de Fronsac est alors envoyé dans la région pour tenter d'élucider cette affaire. Il est accompagné de l'étrange et taciturne Mani, un Indien de la tribu des Mohawks. Celui-ci est ceinture noire de kung-fu et met de sérieuses raclées aux paysans du coin, probablement très racistes. L'énigme est enfin résolue : la bête, venue d'Afrique, a été amenée par un aristocrate de la région, membre d'une dangereuse société secrète catholique dirigée par un prêtre assassin, afin que les gens

pensent à la bête de l'Apocalypse et se repentent. L'aristocrate en question est là encore amoureux de sa sœur.

Aux Etats-Unis, ce sont aussi les enfants du "peuple élu" qui prédominent dans le système médiatique. *American Beauty* (USA, 1999), est un film agréable : Dans une banlieue propre d'une ville américaine, un couple se déchire. La femme va tromper son mari avec un promoteur immobilier, tandis que lui est tombé amoureux d'une copine de sa fille, qui n'a guère que quinze ans. Sa fille, qui le déteste, va s'enticher du fils du nouveau voisin, un être un peu bizarre qui passe son temps à filmer tout ce qu'il y a autour de lui. Le père de ce dernier est un militaire de carrière d'extrême-droite qui frappe régulièrement son fils avec la plus grande brutalité. Quand il le soupçonne de s'être mis à revendre de la came et d'être devenu l'amant du voisin, son sang ne fait qu'un tour. C'est son désespoir qui va révéler... son homosexualité latente ! L'homosexualité est encore montrée avec complaisance dans l'apparition furtive d'un couple d'autres voisins, qui semble être le seul ménage heureux du quartier. Banalisation de l'adultère, de la drogue, de l'homosexualité, ambiguïté pédophile et incestueuse, dénonciation de l'extrême-droite : nous avons ici un film qui porte la marque. Sam Mendes en est le réalisateur, et son film a naturellement remporté cinq Oscars à Hollywood. « Ironique, provocateur et dérangeant », peut-on lire ici et là.

Loin du paradis (USA, 2002) est aussi très caractéristique dans son genre : Dans une banlieue bourgeoise de l'Amérique des années 50, une femme découvre les zones d'ombre de la vie de son mari. Un soir, celui-ci l'appelle pour lui dire qu'il restera travailler au bureau. Son épouse décide alors de lui faire une surprise en lui apportant son dîner sur son lieu de travail. Parvenue au quatorzième étage de l'immeuble qui s'est vidé de ses employés, elle pousse la porte et découvre alors avec stupeur son mari en train d'embrasser goulûment... un autre homme ! Fort heureusement, notre belle américaine va trouver du réconfort avec son jardinier : un grand Noir costaud qui sait s'occuper d'elle. Homosexualité pour l'homme blanc, et métissage pour la femme blanche. Le film de Todd Haynes a naturellement été récompensé par quatre nominations aux Oscars : « Un pur diamant », selon les *Inrockuptibles* (Serge Kaganski) ; « Bouleversant, un chef-d'œuvre », pour le magazine *Zurban*. Todd Haynes fait effectivement partie de la communauté, par sa mère.

Voici un épisode de la série policière *The Wire / police de Baltimore* : tous les chefs et les bons flics sont des Noirs ; tous les Blancs sont débiles, à un point rarement vu dans une série : un poli-

cier, par exemple, photocopie son téléphone pour avoir une trace d'un numéro de téléphone. Le seul personnage blanc qui est malin est alcoolique... L'héroïne policière est noire et lesbienne (avec une autre Black). Il y a aussi deux junkies, camés jusqu'aux yeux : un philosophe noir, et un blanc débile et sidaïque, ce qui ne l'empêche pas de déclarer haut et fort qu'il est un "viking". Il y a aussi un criminel noir (Omar, un musulman) qui est homosexuel et se tape un Blanc (qui fait la femme). Le réalisateur de cet épisode est un certain David Simon, qui est évidemment lui aussi un membre de la secte.

Dans les années 1970-80, les deux séries-culte *Kojak* et *Columbo* distillaient insidieusement le message cosmopolite. Kojak est un policier qui surveille les bas quartiers mal fréquentés de Manhattan. Il a presque toujours affaire à des individus basanés appartenant à des minorités nationales ou ethniques. Au cours des 116 épisodes de la série, réalisée de 1973 à 1978, toutes les minorités de Manhattan défilent l'une après l'autre, réduites à un ou deux traits dominants et simplificateurs : Tsiganes présentés en tenue traditionnelle, vivant de la bonne aventure et prédisant l'avenir au moyen de l'éternelle boule de cristal ; bandes de jeunes Noirs que le scénario décrit comme de braves garçons dans le fond, égarés un instant par une simple tête brûlée, elle-même bientôt repentie ; Portoricains jouant inépuisablement au basket-ball dans les squares grillagés ; Italiens qui exercent de petits métiers et demeurent très religieux ; Polonais excessifs, juifs nostalgiques (on noie le poisson), Chinois énigmatiques, etc., toutes ces communautés qui font le melting-pot américain. Ces suspects se révélant souvent, en fin de compte, non coupables. Le rôle de Kojak est ici très clair : Tout en protégeant le système, la loi et l'ordre américain, ce policier doit, en douceur, favoriser l'intégration et l'assimilation des minorités. L'auteur des scénarios et l'inventeur du personnage de Kojak, un certain Abby Mann ("Abby", pour "Abraham"), était également l'auteur de *The Simon Wiesenthal Story* (1989), un film sur la vie du célèbre chasseur de nazis.

L'autre série culte de la télévision de cette époque était *Columbo*. Columbo, lui, n'enquête que dans les quartiers élégants des banlieues résidentielles de Los Angeles. Son affaire, ce sont les crimes de sang, jamais les hold-up ou les cambriolages. Ses redoutables adversaires appartiennent au meilleur monde, se prennent pour des génies du crime, et possèdent des alibis irréprochables. Face à eux, Columbo fait piètre figure, avec sa vieille gabardine sale et élimée, son costume usé et sa vieille Peugeot 403 cabriolet toute déglinguée. Tout en lui s'oppose à l'allure, à l'élégance et à la prestance de ses interlocuteurs.

Et pourtant, c'est bien notre petit lieutenant qui triomphe à chaque épisode, face à la morgue de ces gens riches, beaux et arrogants qui représentent la bourgeoisie anglo-saxonne. Les créateurs de cette série, dont le premier épisode fut diffusé aux États-Unis en 1968, étaient William Link et Richard Lewinson. Ces deux séries télévisées n'avaient d'autres objectifs que de culpabiliser l'élite européenne et de conforter la société multiculturelle, c'est-à-dire de "travailler" les goys blancs à la fois par le haut et par le bas.

II. La chasse aux blonds

A double tranchant (USA, 1985), est un film du réalisateur Richard Marquand : Un directeur d'un grand journal californien est accusé d'avoir sauvagement tué sa femme pour toucher l'énorme héritage. Persuadée de son innocence, une célèbre avocate accepte de prendre sa défense. Pourtant, au cours du procès, certains éléments la font douter, et notamment le comportement d'un des témoins, qui présente les caractères d'un dangereux psychopathe : il est blond, de type nordique. Il paraît dangereux et tente même de s'en prendre à l'avocate dans le parking. Ce ne sera pourtant pas lui le coupable, mais bien son propre client, le directeur de presse, qui avait su perfidement la séduire. Lui aussi est un blond de type nordique (comme la plupart des "directeurs de presse" – lire avec un miroir). On apprend par la même occasion l'ignominie du procureur. En effet, lors d'une affaire remontant à plusieurs années, celui-ci avait escamoté une pièce du dossier qui aurait pu empêcher un autre inculpé d'être condamné à dix ans de prison. Le malheureux injustement emprisonné est un Noir. Les Noirs sont gentils, tandis que les Blancs sont méchants et leurs institutions corrompues.

Dans *Recherche Susan désespérément* (USA, 1985), une jeune femme un peu coincée se transforme en punkette délurée, à la faveur d'une amnésie. Le scénario indigent n'a ici guère d'importance. On note simplement que dans une société "ouverte", "libérée" et très multiculturelle, le saxophoniste noir dans son appartement tient la place d'une icône démocratique, et que le rôle du sale con revient immanquablement à un homme aux cheveux blonds. Est-ce un hasard ? Le film est de Susan Seidelman.

Copland (USA, 1995) montre les méthodes policières peu orthodoxes de certains flics de New York. Beaucoup parmi eux ont fui la grande ville cosmopolite qu'ils exècrent, pour venir habiter Garrison, une petite ville paisible, de l'autre côté du grand fleuve Hudson, où ils peuvent vivre en paix — entre Blancs. On ne tarde pas à comprendre que ces flics blancs, qui enterrent leurs morts au son

d'une musique irlandaise, sont terriblement organisés, et qu'ils n'hésitent pas à falsifier les enquêtes, ni même à liquider les flics qui les dérangent. C'est en réalité un véritable gang mafieux qu'ils ont mis sur pieds. Mais le petit shériff du coin (Sylvester Stallone) qui avait fermé les yeux jusqu'à présent, va enfin avoir le courage de passer à l'action. Tous ces salauds sont des flics blancs, tandis qu'en face, à New York, la police multiraciale présente un visage sympathique. Ce film qui porte la marque est signé du très rusé James "Mangold".

L'esprit politiquement correct américain se retrouve aussi dans *Pocahontas* (1995), un dessin animé d'Eric Goldberg. Pocahontas, jeune indienne indépendante, refuse le mari que lui a désigné son père et s'éprend d'un aventurier anglais moins raciste que les autres, auquel elle renoncera finalement pour rester avec son peuple. Les Anglais sont avides, cruels et répugnants ; les Indiens sont bons et sages. Pocahontas a été étudiée pour plaire à tout le monde : elle est brune, le teint ambré, les yeux en amande : elle tient à la fois de l'Indienne, de la Noire, de la Chinoise, de la Berbère et de la Gitane. Elle revendique son « ethnicité planétaire » ; comme Eric Goldberg.

Runaway jury (USA, 2002) est une histoire sur la manipulation des jurés par le lobby des ventes d'armes aux Etats-Unis. Les méchants sont des blonds manipulateurs, terriblement organisés et efficaces qui agissent pour le compte du lobby des armes à feu. Espionnage, violence, chantage et manipulation sont leur spécialité ; tout est mis en œuvre pour gagner le procès, mais fort heureusement, ces salauds vont perdre à la fin grâce à l'intelligence du petit avocat Dustin Hoffman : un film de Garry Fleder, sur un scénario de David Lieven et Brian Koppelman, qui sont tous des agents de la Matrice.

La Différence est un film de Robert Mandel (USA, 1992) : David Greene rejoint l'une des écoles préparatoires les plus cotées de la Nouvelle-Angleterre. Ses qualités sportives et intellectuelles en font en quelques semaines une des vedettes de cette institution. Pour David, c'est la porte ouverte aux grandes universités, et l'espoir d'échapper à sa condition. Mais pour se faire admettre par ses riches condisciples, pétris de préjugés antisémites, et se faire aimer d'une jeune fille de bonne famille, David a été obligé de cacher sa judéité... jusqu'au jour où la vérité éclate. A ce moment-là, on comprend que l'élite des chrétiens est vraiment composée d'individus méchants.

En France, l'homme blanc hétérosexuel apparaît aussi sous un très mauvais jour au cinéma. En 1984, Roger Hanin, le beau-frère de François Mitterrand, sort *Train d'enfer*, l'histoire d'un assassinat atroce dans un train : un jeune Arabe est lynché et défenestré par trois

militaires. Tous les Français apparaissent ici comme des monstres, et il n'y en a pas un pour relever l'autre. Précisons que *Train d'enfer* a bénéficié de l'aide financière de l'organisme d'avance sur recette, présidé par Bernard-Henri Lévy, c'est-à-dire d'une subvention financée par l'argent des contribuables français.

Avec *Taxi*, sorti en 1998, Gérard Pirès a eu lui aussi beaucoup de succès : Sami Naceri, un fou du volant, parvient à bout d'une bande de dangereux malfaiteurs. Ces derniers sont des Allemands de type nordique, aussi cons que méchants.

En 1999, Alain Berberian nous a livré le film *Six-Pack* : à Paris, un commissaire de police s'acharne à vouloir mettre hors d'état de nuire un tueur en série américain. L'homme a déjà tué et mutilé cinq jeunes femmes. Mais celui-ci, attaché culturel à l'ambassade américaine, est protégé par l'immunité diplomatique. Les méchants sont joués par des hommes de type nordique (le chef de la police, le psychopathe), tandis que les gentils (le commissaire Nathan, l'inspecteur Saül) une fois encore, sont joués par des acteurs bruns très typés et appartenant au "peuple élu".

Il était maintenant assez clair que les Noirs allaient sauver l'humanité. Dans *L'Enfant sacré du Tibet*, de Michael Ritchie (USA, 1986), un enfant doté de pouvoirs divins a été volé dans un monastère tibétain par le fourbe Numpsa. Seul un élu de Dieu peut le retrouver. Et l'élu en question est un Noir de Los Angeles.

Dans *Deep Impact* (USA, 1998), un astéroïde géant va s'écraser sur la Terre. La planète est sauvée in extremis par le président américain, qui est un Noir. Dans le film de Luc Besson *Le Cinquième élément*, le président du monde est aussi un Noir. Dans *Bruce tout puissant* (USA, 2003), c'est encore un Noir qui joue le rôle de Dieu. Le film est de Tom Shadyac, sur un scénario de Steve Kohn. David Palmer, le président des États-Unis de la série *24 Heures chrono* est encore joué par un acteur noir. Mais le modèle du genre reste tout de même le film de Roland Emmerich, *Independance Day* (1996), dans lequel la terre, attaquée par des extra-terrestres est sauvée par un Noir et un juif hassidique. Cette propagande a préparé les Américains, en novembre 2008, à élire le premier président noir des États-Unis.

III. L'islam vu par Hollywood

Nous avons déjà vu comment Alexandre Arcady, Sidney Lumet, Otto Preminger et Richard Brooks traitaient de l'islam. Pour les années 80 et 90, on dénombre une trentaine de films montrant des Arabes tentant d'asservir le monde "libre", la plupart étant le fait de réalisateurs juifs et sionistes. *Couvre-feu*, par exemple, est un film

d'Edward Zwick (USA, 1988) : Les États-Unis sont devenus la cible d'attentats terroristes. En riposte, un commando enlève un leader intégriste musulman. Un ultimatum est envoyé à la cellule anti-terroriste de New York. *Delta Force* est un film de Menahem Golan (USA, 1986) : des Arabes détournent un avion et terrorisent les passagers. *Retour vers le futur*, de Robert Zemeckis (USA, 1985) montre des trafiquants d'armes arabes aussi violents que stupides. Dans *Black Sunday* (USA, 1977), une terroriste palestinienne menace de tuer des milliers d'Américains réunis dans un stade de Miami pour un match de football. Elle élimine quiconque se met en travers de sa route. C'est un film de John Frankenheimer. Dans *L'Enfer du devoir*, de William Friedkin (USA, 2000), l'ambassade américaine au Yémen est menacée par une foule manipulée par des islamistes. Ceux-ci sont tellement ignobles que le spectateur applaudira quand les marines américains commenceront le massacre. Friedkin est aussi le réalisateur de *L'Exorciste* (USA, 1973), un film terrifiant, bien connu du public, à la fin duquel le spectateur a associé le diable et l'Église catholique. *L'ombre d'un géant* (USA, 1966) est un film de Melville Shavelson sur la création de l'État d'Israël. Les Palestiniens y apparaissent brutaux et sanguinaires, tandis que Kirk "Douglas" (Demsky) en militaire américain, vient apporter son savoir-faire à la cause israélienne.

IV. Le christianisme dans le cinéma cosmopolite

La plupart des réalisateurs cosmopolites ont traité ce sujet, nous l'avons vu. A la télévision et au cinéma, les chrétiens, et notamment les catholiques, sont le plus souvent représentés comme des gens bigots, bornés et intolérants, voire même comme des violeurs ou des assassins. Quant au clergé catholique, il est le plus souvent dépeint comme un repère de sadiques et de pervers polymorphes.

Le modèle du genre reste le célèbre film de Jean-Jacques Annaud, *Le Nom de la rose* (France, 1986), dont le scénario est tiré du roman de l'auteur italien mondialement célèbre, Umberto Eco : il s'agit d'une intrigue policière qui se déroule dans un monastère bénédictin du Nord de l'Italie au début du XIV^e siècle. Les clichés sur le Moyen Age s'accumulent tout au long du film : tous les moines sans exception sont des tarés, d'une manière ou d'une autre. Ils s'engraissent sur le dos des pauvres paysans qui viennent apporter leur maigre récolte, tandis que ceux-ci vivent dans la fange et les ordures que veulent bien leur jeter les moines. L'Église catholique tout entière n'est que perversion : elle maintient les esprits dans l'asservissement et dans la peur du diable ; elle garde précieusement cachées toutes les merveilles contenues dans les livres grecs qui risquent de déstabiliser

son pouvoir. Guillaume de Baskerville, le moine franciscain, magistralement interprété par Sean Connery, parviendra à dénouer l'énigme et à récupérer quelques-uns de ces ouvrages interdits qu'il sauvera des flammes. Tout se finit évidemment par la torture et le bûcher. Le film a été réalisé avec la collaboration de Jacques Le Goff, un historien de l'école marxiste (Karl Marx "en était" lui aussi). Si l'on veut avoir un aperçu non marxiste de la magnifique époque que fut le Moyen Age, on lira avec profit ce tout petit livre de Régine Pernoud intitulé *Pour en finir avec le moyen âge*, paru en 1977. Personne ne pourra en effet nous faire croire que l'on bâtit des cathédrales avec des miséreux affamés et des esclaves. Notons aussi qu'à aucun moment dans ce film il n'est question de "rose". Il s'agit évidemment d'un titre pour initiés à la kabbale, et à ce sujet, nous découvrons que l'auteur du récit, Umberto Eco, vient de préfacer en 2005 un livre d'un certain Moshé Idel, intitulé *Mystiques messianiques*, dans lequel il établit un parallèle entre le messianisme hébraïque et le marxisme. On savait déjà que selon Marx, la religion était « l'opium du peuple », mais il faut surtout comprendre que, dans l'esprit du philosophe, c'est surtout de la religion catholique dont il s'agit. Quant à Jean-Jacques "Annaud", il s'agit peut-être d'un "Hanau", bien qu'il n'y ait apparemment aucune parenté avec Marthe Hanau, dont l'escroquerie des années 1930 est restée célèbre. Jean-Jacques Annaud a aussi réalisé *La Victoire en chantant* (Fr., 1976), qui dépeint la présence française en Afrique en 1915, où une population de colons composée exclusivement de crétins alcooliques est opposée à des Noirs pleins d'humour.

Monsignore (1982), de Frank Perry, est l'histoire d'un cardinal débauché qui réussit à séduire une nonne et se retrouve également devant une cour d'assises. Mais le cardinal est puissant : il tient la banque et sert de liaison avec la mafia. Le pape, qui est au courant de l'affaire, garde discrètement le silence !

Dans la comédie *La montre, la croix et la manière* (USA, 1991), Louis est photographe d'art dans le studio que dirige Norbert, spécialisé dans les compositions d'inspiration religieuse. Il recherche un nouveau modèle pour incarner Jésus, quand il rencontre un pianiste un peu fou, qui a une tête de Christ (Jeff Goldblum !). L'affaire est vite conclue. Le nouveau modèle incarne merveilleusement bien le Christ, sur la croix, à table avec les apôtres et dans tous les tableaux bibliques. Mais voilà que peu à peu, le faux Christ se prend pour le vrai ! Dans une scène cocasse, Jeff rentre chez lui avec pas moins qu'un espadon sur l'épaule, qu'il dépose sur la table de la cuisine et que sa femme va préparer pour le dîner. Celle-ci le met tout entier

dans le broyeur, avec les pattes de canards ! Le plat qu'elle dépose sur la table, sous le nez de son mari est d'un noir immonde qui donne la nausée. Elle lui demande alors : « Est-ce que tu as trouvé notre seigneur Jésus ? » (gros plan sur l'horrible plat). Il est donc très clair que ce « Jésus » donne envie de vomir au réalisateur, Ben Lewin, qui entend faire partager son dégoût à son public.

Même dans un amusant dessin animé tel que *Shrek*, on retrouve le mépris de la vieille civilisation : Nous sommes au Moyen Age ; Shrek est un ogre gentil et attachant, qui vit reclus dans sa forêt. C'est lui qui va aller affronter le dragon et délivrer la belle princesse. Le roi est un nabot teigneux et ridicule, ce qui n'est pas tellement dans la tradition européenne. Il prétend épouser la princesse, mais Shrek, qui en est tombé amoureux interviendra in extremis dans la cathédrale où est en train de se célébrer le mariage. Le bris des vitraux de la cathédrale par le dragon qui y a pénétré représente tout un symbole. C'est ce qu'ont voulu nous laisser William Steig, l'auteur du roman, et Ted Elliot, le scénariste, qui sont tous deux de fervents sionistes.

Le Moine et la sorcière (Fr., 1986), dépeint la civilisation médiévale sous le jour le plus sombre, afin de mieux exalter les temps "démocratiques" : Au XIII^e siècle, frère Etienne arrive dans un village pour y débusquer l'hérésie. Elda, une jeune femme qui a le pouvoir de guérir par les plantes, est accusée d'être une sorcière. L'inquisiteur la fait transférer dans les prisons du comte de Vilars, qui exploite aussi férocement ses paysans. Il ne faisait manifestement pas bon vivre à cette époque, au moins selon la réalisatrice, Suzanne Schiffman.

Le film de Peter Webber, *Hannibal Lecter, les Origines du mal* (2007), dévoile l'enfance du célèbre Hannibal Lecter, le tueur psychopathe cannibale du *Silence des Agneaux* : Alors qu'il était un petit enfant, pendant la guerre, en Lituanie, il a vu sa petite sœur se faire dévorer sous ses yeux par des soldats russes affamés. Devenu adolescent, Hannibal cherche à se venger et retrouve les criminels, un par un, pour leur manger la cervelle. L'un d'eux est devenu restaurateur dans une province française, et Hannibal se délecte à l'avance du sort qu'il lui réserve. Il est assis à une table et épie sa victime. On apprend ici que le patron de l'établissement, cet assassin d'enfant, est aussi un bon chrétien qui tient à ce que ses enfants aillent à l'église.

V. L'homosexualité sur les écrans

La propagande cosmopolite s'est considérablement débridée ces dernières années. Pendant longtemps, elle n'a pu se montrer au grand jour, du fait du poids des préjugés des goys, dont il faut toujours se méfier un peu. Cette propagande trouvait alors surtout à s'exprimer à

travers l'apologie du libertinage, afin de saper progressivement l'idéal de la cellule familiale, qui représente depuis toujours le noyau de la civilisation européenne. C'est dans cette direction que les cinéastes cosmopolites sont allés chercher leur inspiration, faute de pouvoir laisser s'épancher librement leur imagination fébrile. Les œuvres filmant l'adultère sous un jour favorable sont donc innombrables. Par la suite, on fit plus ouvertement l'apologie de l'homosexualité. Il a fallu plusieurs décennies de travail sur le psychisme de "la bête" avant de pouvoir lui faire accepter des images où les gens de son espèce jouaient le rôle des homosexuels, tandis que ses plus belles femmes partaient avec "l'homme de couleur". Mais nous ne sommes sans doute pas encore parvenus au point le plus bas de cette glissade. Les temps approchent où l'on nous montrera sur les écrans cette foule bigarrée, cosmopolite, adulant ses Grands Prêtres et se prosternant devant le roi de la maison de David. Ce serait l'idéal, mais Yahvé nous laissera-t-il goûter à cette extase ?

L'homosexualité, on l'a vu, est un thème majeur du cinéma cosmopolite. Dans *Whatever works* (2009), Woody Allen banalise l'homosexualité et dynamite la famille patriarcale, en transformant un couple de chrétiens. L'épouse va devenir une adepte de la partouze, et son mari va devenir un homosexuel épanoui.

Brüno (USA, 2009) est un film "irritant", "dérangeant", de Larry Charles et de Sacha Baron Cohen. C'est l'histoire rocambolesque d'un journaliste autrichien homosexuel qui a décidé de devenir une "chtar" à Los Angeles.

Le film du Chinois Lou Ye, *Nuits d'ivresse* (Chine, 2009), est « un film brûlant sur l'homosexualité en Chine », nous apprend le journal *Le Monde*. Le film, sélectionné au Festival de Cannes, a été subventionné à hauteur de 70 000 euros par la Région Ile-de-France, et 120 000 euros du Fonds Sud, dépendant du Quai d'Orsay et destiné à soutenir les œuvres étrangères. Le journal précise que le film a été produit par Sylvain Bursztejn.

In and out (USA, 1997), de Frank Oz (Oznowicz) est une comédie « tordante », paraît-il. Le professeur Howard Brackett enseigne la littérature à l'université d'une petite ville de l'Indiana, aux États-Unis. Il est apprécié par tous ses élèves, jusqu'à ce que sa réputation bascule un soir, quand, dans une émission de télévision, un ancien élève devenu une star du cinéma, remercie son ancien professeur "gay", en croyant bien faire. Howard Brackett est évidemment consterné par cette déclaration. Parents, amis et élèves le considèrent désormais d'un œil suspicieux. Il décide donc de se marier

rapidement avec sa fiancée afin de couper court à la rumeur. C'est compter sans ce journaliste qui le poursuit partout avec sa caméra et qui l'encourage à faire son "coming out". Au cours de la cérémonie religieuse, à l'instant même de dire « oui » à sa fiancée, devant toute la famille et les invités réunis dans l'église, il renonce finalement et déclare à mi-voix d'un air résigné : « Je suis gay ». C'est la stupéfaction dans l'assistance. La cérémonie est évidemment perturbée (c'est une obsession !), et le couple se déchire en public. Pourtant, le réalisateur nous fait comprendre que c'est beaucoup mieux ainsi. Autour d'Howard, la famille et les amis se montrent finalement compréhensifs. Le problème est qu'il a perdu son emploi à l'université, victime de l'intolérance de ces chrétiens coincés. La scène finale est un grand moment : au cours de la cérémonie de remise des diplômes, élèves et parents, apprennent avec stupéfaction, que le professeur a en réalité été licencié. Ils se lèvent alors tous, un par un, pour déclarer qu'ils sont « gays ».

En 1975, Claude Miller a réalisé un film intitulé ***La meilleure façon de marcher***. C'est l'histoire d'un moniteur de colonie de vacances. Il est timide, taciturne, renfermé, et doit subir les moqueries de ses collègues. Un jour, l'un d'eux (Patrick Dewaere) entre dans sa chambre sans frapper et le découvre habillé en femme. Le secret sera gardé jusqu'à la fête de fin de séjour. Tout le monde est alors déguisé, et l'homosexuel refoulé décide de se déguiser en femme. Dans un entretien filmé, Claude Miller explique ouvertement qu'il avait filmé son cas personnel.

En 1998, le réalisateur Jean-Jacques Zilbermann traite franchement de l'homosexualité dans la communauté juive, au lieu de projeter son cas particulier sur un plan universel, à la manière freudienne. Le titre, cependant, correspond une fois de plus à une projection : ***L'Homme est une femme comme les autres***.

La féminisation des sociétés occidentales et la montée de l'homosexualité ne sont donc pas fortuites, mais sont bel et bien le corollaire du pouvoir médiatique acquis par de nombreux intellectuels et journalistes influents, qui entendent remplir leur mission militante de « peuple-prêtre ». Ce n'est pas seulement une démarche politique visant à la destruction du monde européen et basée sur un délire prophétique propre au judaïsme, mais aussi l'expression d'une névrose très caractéristique. Il faut lire ici les chapitres concernant la "psychanalyse du judaïsme" dans les livres d'Hervé Ryssen.

Dans le beau film de Cédric Klapisch, ***L'Auberge espagnole*** (Fr., 2002), le réalisateur a pris soin de faire jouer à Cécile de France le

rôle d'une homosexuelle bien dans sa tête. Dans le second volet, *Les Poupées russes* (2005), on trouve encore l'homosexualité féminine (entre femmes blanches), mais Klapisch y ajoute cette fois-ci du métissage (homme blanc et femme noire), la consommation de cocaïne, et une scène de travestis.

Dans *Le Placard* (Fr., 2001), Francis Veber raconte l'histoire d'un comptable terne, sans personnalité et qui doit être licencié. Sur les conseils de son voisin, un vieil homo, il décide de se faire passer pour un homosexuel pour tenter de garder son poste. Autour de lui, le regard des autres change et tout lui réussit. Le film de Francis Veber banalise l'homosexualité et présente les personnes qui seraient encore un peu réticentes comme des sales cons intolérants et brutaux, qui cachent probablement une « homosexualité refoulée ». A la 47^e minute du film, un dialogue entre deux salariés aborde la question de l'inceste, au sujet du film passé la veille à la télévision : l'histoire d'une fille tombée amoureuse d'un homme, et qui se rend compte par la suite que cet homme n'est autre que son père. Les cinéastes cosmopolites insèrent très souvent dans leurs films ce genre de petits clins d'œil que seuls les initiés perçoivent.

Coup de chance est un film de Pierre Aknine (Fr., 1991) : François Kaplan, directeur d'une compagnie d'assurances, meurt d'une chute accidentelle, après avoir appris que son épouse le quittait pour vivre avec une femme.

Clara Sheller est une série d'Alain Berliner (Fr., 2004). Dans *Une Femme peut en cacher une autre*, Clara se pose des questions sur Gilles, qu'elle soupçonne de sortir avec une autre femme. Son ami JP lui apprend qu'il sort en cachette avec Pascal, un garçon qui vit en couple. Dans *La porte de la tour bancale*, Gilles et JP n'arrivent pas à s'engager dans une vraie relation. A présent, JP en est certain, c'est Gilles qu'il aime et il ne veut plus attendre pour être heureux. Avec Elie Berliner, les familles françaises pouvaient voir maintenant deux hommes dans un lit en première partie de soirée.

Les Yeux brouillés est un film de Rémi Lange (Fr., 2000) : Rémi vit avec Antoine depuis trois ans et décide de prendre un autre amant.

Pédale douce (Fr., 1996) est un film sur le monde des clubs gays et travestis, les intrigues et les quiproquos qui en résultent. Ce film, qui a eu un grand succès, est de Gabriel Aghion.

Gazon maudit, de Josiane Balasko (Fr., 1994), est un autre film bien connu du public. C'est l'histoire d'une lesbienne qui s'introduit dans la vie d'un couple, et le mari finit par accepter ce ménage à trois.

Voici encore *Mauvais genre*, de Laurent Bénégui (Fr., 1996) : Martial vient d'écrire un premier roman. Il s'intéresse à Camille, mais Camille préfère les femmes.

Il est aussi beaucoup question de travestis dans le cinéma cosmopolite, ainsi que nous l'avons vu. *Chouchou* (2003), est un film de Merzak Allouache, réalisateur né en Algérie : Chouchou, un jeune Maghrébin débarque clandestinement à Paris afin d'y retrouver son neveu. Il trouve un emploi : assurer l'entretien du cabinet d'une psychanalyste et recevoir ses clients. Son neveu est devenu "Vanessa", chanteuse romantique dans un cabaret, et Chouchou décide de se travestir lui aussi à ses heures libres. Le film est sorti de l'imagination de son scénariste, Gad Elmaleh, qui joue aussi le personnage principal. Les autres films sont répertoriés dans les livres d'Hervé Ryssen abordant la psychanalyse du judaïsme.

VI. L'inversion accusatoire

L'inversion accusatoire consiste à accuser les autres de ce dont on se sent coupable. C'est un procédé classique, qui permet de bien comprendre les ressorts de la propagande cosmopolite. On peut ainsi démontrer, par exemple, que la haute finance soutient les mouvements fascistes. Dans *L'Héritier* (Fr., 1972), par exemple, Bart Cordell rentre des USA pour hériter d'un empire industriel. Il découvre que son père a été assassiné par son beau-père, qui dirige un groupe industriel et qui finance un parti néofasciste. C'est ce qu'entend nous faire croire le scénariste : Jacques Lanzmann.

Mille Milliards de dollars, d'Henri Verneuil (Achod Malakian, 1981), vise le même objectif : Un journaliste découvre que la multinationale GTI travaillait pour les nazis, et son patron refuse de le voir poursuivre l'enquête. Le journaliste va se cacher et faire publier son article par un petit journal de province. La grande presse, c'est bien connue, est entièrement contrôlée par les fascistes. Il s'agit bien évidemment ici d'une inversion accusatoire.

Le film de Pavel Lounguine, *Un nouveau Russe* (Russie, 2003) dénonce la mafia qui sévit en Russie après l'effondrement du système soviétique. Les "oligarques" ne sont ici plus juifs du tout. Voici le scénario : à la fin des années 80, Platon Makovski et ses amis, de jeunes et brillants universitaires, abandonnent leurs études scientifiques pour se lancer dans le business. Platon, qui est originaire d'une des régions du Sud, s'est acoquiné avec la mafia (ouzbèque). Mais il faut bien comprendre qu'il a été obligé d'agir ainsi, afin de se défendre contre des gangs hostiles. De toute manière, lui et ses amis sont tellement sympathiques qu'on veut bien leur pardonner. Il est

devenu l'homme le plus riche du pays, contrôlant la télévision, mais œuvrant pour la bonne cause. Hélas, Platon va être tué dans un attentat. Les responsables de ce lâche assassinat, qui jouent le rôle des méchants de service, ce sont ces patriotes russes, marxistes-léninistes, grands, forts, les yeux clairs, mais qui trompent le peuple et ne reculent devant rien pour éliminer Platon, le milliardaire sympathique. Une fois de plus, c'est l'homme blanc qui joue le rôle du salaud. Il n'est évidemment pas besoin d'étudier l'arbre généalogique de ce Pavel Lounguine pour comprendre à quelle mafia il appartient.

Dans *Le Dahlia noir* (USA, 2007), Brian de Palma ne montre jamais le gangster juif Bugsy Siegel coupable d'atrocités, et fait reposer tout le poids de l'ignominie sur la bonne bourgeoisie WASP (White Anglo-Saxon Protestant). De la même manière, le film de Barry Levinson intitulé *Bugsy* (USA, 1992), qui retrace le parcours de Bugsy Siegel, ne montre rien de la judéité du psychopathe, et celui-ci apparaît sous les traits d'un Anglo-Saxon, Warren Beatty.

On a vu que dans les films *L'Arme fatale*, de Richard Donner, les mafieux, les trafiquants de drogue, les salauds étaient aussi systématiquement des hommes de type nordique. Il faut avoir lu le livre d'Hervé Ryssen sur la Mafia (2008, 400 pages), pour comprendre que là encore, il s'agit d'une inversion accusatoire. Dans *Scarface*, par exemple (USA, 1983), Al Pacino incarne un voyou cubain qui parvient au sommet de la pègre de Miami au début des années 80, en prospérant sur le trafic de cocaïne. Un bref dialogue nous apprend que le chef mafieux pour lequel travaille "Tony Montana" est un juif, mais la scène est tellement furtive que très peu de spectateurs ont pu retenir l'information. En revanche, le cruel "big boss" bolivien est joué par un homme au visage nordique, et certains hommes influents qui le soutiennent sont aussi présentés sous les traits de grands blonds aux yeux bleus. Les belles femmes blondes, elles, finissent invariablement dans les bras des mafieux. Le film est de Brian de Palma, qui fait évidemment partie d'un clan mafieux très influent à Hollywood. Notez que Brian de Palma nous montre un Tony Montana amoureux de sa sœur. Il s'agit évidemment d'une projection ; l'inceste est en effet au cœur de l'identité juive. Dans *L'Impasse* (*Carlito's way*, USA, 1994), du même Brian de Palma, la judéité d'un des protagonistes est plus visible. Al Pacino joue le rôle d'un malfrat portoricain que son avocat est parvenu à faire sortir de prison. Celui-ci est un juif nommé Kleinfeld, et qu'il a adopté peu à peu les méthodes des gangsters : il use de son arme, fait du trafic de

cocaïne, fréquente les boîtes de nuit, liquide deux autres mafieux et finit par trahir ses amis.

Le film *Blood Diamond* (USA, 2007) présente un bon exemple de furtivité médiatique dès lors qu'il s'agit de la criminalité ashkénaze. Le film ne montre en effet le rôle des juifs dans l'industrie du diamant que dans une seule image : un juif orthodoxe apparaît à l'écran... pendant une demi-seconde, alors que l'industrie mondiale du diamant est entièrement entre les mains de membres de cette communauté. Les téléspectateurs n'y auront vu que du feu. Dans son genre, le réalisateur, Edward Zwick, est un prestidigitateur.

Les malfrats séfarades ont fait l'objet d'un film, *Le Grand Pardon* (Fr., 1982), d'Alexandre Arcady. Dans le premier volet, tout y passe : Raymond Bettoun (Roger Hanin, né Lévy) gère des casinos et des boîtes de nuit, fait travailler des filles dans la rue, se livre au racket des petits commerçants, recèle des diamants volés, etc. Dans le deuxième épisode, il est à Miami avec ses hommes de main. Cette fois, il vient donner un coup de main à son fils qui est dans le blanchiment de l'argent de la drogue. Mais attention, les mafieux juifs ne se salissent pas les mains : ils ne trafiquent pas eux-mêmes la cocaïne et laissent le sale boulot à un goy. Celui-ci est richissime autant que cruel. Et l'on apprend que son père était un nazi réfugié au Chili. C'est lui, le vrai salaud du film. Dans le premier volet, le salaud était déjà un blanc aux yeux clairs (Bernard Giraudeau), un malfrat qui avait monté les juifs contre les Arabes. Et le commissaire qui persécutait le pauvre Raymond Bettoun (Jean-Louis Trintignant) était un raciste (« Je n'aime pas vos manières... Vous sentez l'huile »).

Dans le film de Roger Hanin, *Le Protecteur* (Fr., 1974), on comprend que les grands proxénètes internationaux ne sont pas des juifs, mais des nazis : Nathalie, une fille de dix-huit ans disparaît en plein Paris. Pour la retrouver, son père, Samuel Malakian – un pauvre juif – se heurte à un réseau de traite des Blanches dirigé par un aristocrate, le baron Metzger. Voyez encore le film érotique de “Jean Rougeron”, *Police des mœurs* (1987) : Séverine, 18 ans, tombe dans les bras d'un rabatteur. Inquiets de sa disparition, ses proches alertent la police des mœurs. L'enquête oriente les policiers vers un réseau de traite des Blanches, le réseau “Horsh”. Ces salopards kidnappent les filles pour les revendre à de richissimes étrangers. Ce sont tous des nazis, des Allemands, grands blonds aux yeux clairs. On ne saurait trop conseiller de lire le livre d'Hervé Ryssen sur la Mafia, qui ouvre les yeux aux plus sceptiques, tant la documentation est accablante. Savez-vous, par exemple, que la totalité des trafiquants d'ecstasy

(100 %) qui se sont fait arrêter un peu partout sur la planète depuis la fin des années 80 portaient des passeports israéliens ?

De même, le film de Steven Spielberg sur la traite négrière, *Amistad* (USA 1997), ne montre pas le rôle accablant des commerçants juifs dans cette tragédie et rejette tout le poids de l'ignominie sur les chrétiens.

Le scandale du trafic d'organes en Israël éclata au cours de l'été 2009. Mais les lecteurs d'Hervé Ryssen savent que les proportions de ce trafic dépassent très largement le cadre de l'État hébreu. Ce trafic d'organes, si caractéristique, a fait l'objet d'un film intitulé *Dirty Pretty Things* (GB, 2002). Le réalisateur cosmopolite Stephen Frears y pratique l'inversion accusatoire. Voici l'histoire : Okwe est un pauvre noir d'origine nigérienne qui vit à Londres. Il est clandestin, en situation illégale, et sa vie n'est pas facile. Mais il travaille dur pour s'en sortir. Il est conducteur de taxi le jour, et réceptionniste la nuit, dans un palace londonien. Il se passe manifestement des choses bizarres dans cet hôtel, et Okwe découvre que le palace qui l'emploie sert de couverture à un trafic d'organes orchestré par le responsable d'étage, qui profite des difficultés des immigrés. En échange d'un de leurs reins, des pauvres immigrés du tiers-monde peuvent ainsi obtenir un passeport ou un visa : un rein contre un passeport. L'opération s'effectue dans une des suites de l'hôtel par des médecins peu expérimentés. Persécuté par les services d'immigration (deux Anglais blancs – très méchants), Okwe n'ose pas dénoncer ce qu'il vient de découvrir. C'est donc par des voies parallèles qu'il va tenter de démanteler ce trafic, aidé par une femme de ménage turque, une prostituée noire et un Chinois employé dans une morgue. Les pauvres immigrés clandestins sont ici victimes de chantages, de pressions, de viols et de crimes, tandis que les Blancs, une fois encore, jouent le rôle des salauds. Stephen Frears est un membre de la secte, comme vous l'avez compris.

Dans *Matrix*, de Larry Wachowski (USA, 1999), les humains sont entièrement soumis à un programme informatique qui domine toutes leurs pensées et toute leur vie. Ils croient exister, mais ne sont en fait que des esclaves des machines. Il ne reste plus qu'un petit nid de résistance humaine : Sion ! Le film est truffé de messages kabbalistiques : le héros, Néo, est « l'élus », le libérateur mythique de l'humanité annoncé selon les prophéties, qui va pouvoir sauver « Sion », ainsi que le révèle « l'Oracle ». Les humains sont peints sous les couleurs d'une société multiethnique, tandis que la matrice, qui entend dominer l'univers, est représentée sous les traits de l'homme

blanc : les agents Smith, qui, dans leurs costards-cravates, sont évidemment très pervers et très méchants. Une fois encore, ce sont les Blancs qui doivent endosser les responsabilités des véritables tyrans : car la matrice existe « pour de vrai » : c'est elle qui a fait le film.

VII. On applaudit bien fort

Dans *Le dernier métro* (1980), de François "Truffaut", Lucas Steiner, un directeur de théâtre qui a été obligé de se cacher dans la cave du théâtre pendant toute la guerre, se révèle enfin à son public au moment de la Libération. Après une représentation, il monte sur scène avec les acteurs et est applaudi frénétiquement par les goys en délire qui reconnaissent en lui le génie de l'humanité.

On retrouve cette image à la fin du film de Woody Allen, *Harry dans tous ses états* (USA, 1997) : le héros du film, qui est un romancier, est applaudi longuement par tous ses personnages au milieu desquels il se retrouve. Là encore, le génie ashkénaze est accueilli par une « standing ovation ».

Dans *Rollerball* de Norman Jewison (USA, 1975), l'action se déroule en 2018 ; à cette date, les nations ont été abolies, et les hommes politiques ont été remplacés par des technocrates. Il se développe une civilisation de loisirs avec un jeu qui passionne la planète. Jonathan (James Kahan) est le plus populaire de tous ces nouveaux héros. La foule scande son nom à tout va !

Voyez encore le film *Barton Fink*, des frères Coen (USA, 1991) : Au début du film, le jeune auteur de théâtre est applaudi frénétiquement par toute la salle en délire : c'est le début d'une grande carrière à Hollywood. Cette image se trouve encore dans un petit roman de Jacques Lanzmann, intitulé *Le septième Ciel* : Un certain Moïse a eu la bonne idée de baptiser son unique pur-sang « Vive les Juifs » pour que la foule en délire les acclame !

En 1988, John Carpenter a réalisé *Invasion Los Angeles* (*They live*, USA, 1988) : Le héros, Nada, découvre, grâce à des lunettes spéciales, qu'une petite partie de la population est composée d'extra-terrestres qui ont une apparence parfaitement normale. Ils forment une élite qui gouverne le monde par un le mensonges et la corruption. Ces lunettes lui permettent aussi de lire les messages subliminaux sur les panneaux publicitaires, qui ordonnent la soumission des humains : Ils sont partout, ils tiennent tout, vous ne voyez rien ! Mais l'on comprend maintenant la nature de l'Alien qui est dans nos télé.

On peut aussi regarder avec intérêt la comédie de Barry Levinson intitulée *Des Hommes d'influence* (USA, 1997) : Rien ne va plus à la Maison Blanche : deux semaines avant les élections, le président est

impliqué dans un scandale sexuel. Pour faire diversion, le conseiller du président expert en manipulations (Robert de Niro) lance une rumeur sur une guerre complètement imaginaire. Pour la mettre en scène, il contacte un producteur de cinéma (Dustin Hoffman). Tous deux vont détourner l'attention du public et bluffer toute la population avec des montages télévisés complètement trafiqués. Un film réjouissant, où l'on peut constater que le système est maintenant suffisamment sûr de sa puissance pour se dénoncer lui-même. De toute manière, ainsi que le montre le beau film de Steven Spielberg, *Les Aventuriers de l'Arche perdue* (1980), la puissance de Yahvé est beaucoup trop grande pour que l'on puisse simplement songer à s'y opposer.

Mathieu Kassovitz - Olivier Dahan - Quentin Tarentino - Constantin Costa-Gavras - David Fincher - Richard Donner - Jonathan Kaplan - Robert Guédiguian - Édouard Molinaro - Claude Lelouch- Gérard Oury - Bernard Stora François Luciani - Alexandre Arcady - Claude Berri - Jerry Bruckheimer - Joel et Ethan Coen - Stephen Frears - Peter Weir - Stanley Kramer - Milos Forman - Otto Preminger - Sydney Pollack - Barry Sonnenfeld - Norman Jewison - Roman Polanski - Louis Malle - Walerian Borowczyk - Pedro Almodovar - Frank Darabont - John Schlesinger - Sydney Lumet - Franklin Schaffner - Joseph Losey - Richard Brooks - Roland Emmerich - Cédric Kahn - Nicolas Ribowski - Renaud Cohen - Gilles paquet-Brenner - Michel Spinoza - Eric Rochant - Thierry Binisti - Moshé Mizrahi - Romain Goupil - Olivier Szulzynger - Pierre Grimblat - Alain Krief - Stéphane Kurc - Christophe Gans - Sam Mendes - Todd Haynes - Richard Marquand - Susan Seidelman - James Mangold - Eric Goldberg - Brian Koppelman - Robert Mandel - Roger Hanin - Gérard Pirès - Alain Berberian - Steve Kohen - Edward Zwick - Menahem Golan - Robert Zemeckis - John Frankenheimer - William Friedkin - Melville Shavelson - Jean-Jacques Annaud - Frank Perry - Ben Lewin - Ted Elliot - Suzanne Schiffman - Peter Webber - Woody Allen - Sacha Baron Cohen - Frank Oz - Claude Miller - Jean-Jacques Zilbermann - Cédric Klapisch - Francis Veber - Pierre Aknine - Alain Berliner - Rémi Lange - Gabriel Aghion - Josiane Balasko - Gad Elmaleh - Jacques Lanzmann - Henri Verneuil - Pavel Lounguine - Brian de Palma - Barry Levinson - Steven Spielberg - Larry Wachowski - John Carpenter.

herveryssen@hotmail.fr

salomoncohen@hotmail.fr

cinemasansfrontieres.net